JUIN 1951

N° 294 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Phot. *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

UNE GRANDE PREMIÈRE EN PLEIN AIR

Bien des écrivains ont déjà évoqué « Jehanne la bonne Lorraine ». L'héroïne a inspiré à M. Alexandre Arnoux, de l'académie Goncourt, une œuvre d'une donnée originale : « Faut-il brûler Jeanne ? », qui a été représentée sur le parvis de la cathédrale de Rouen devant un public nombreux.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

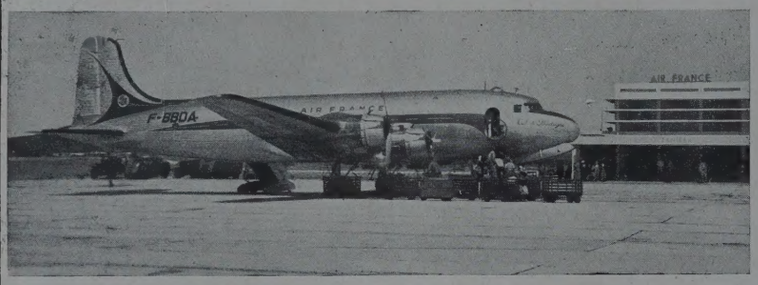
ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.



Profitez d'un nouvel avantage par D. C. 4

AIR FRANCE

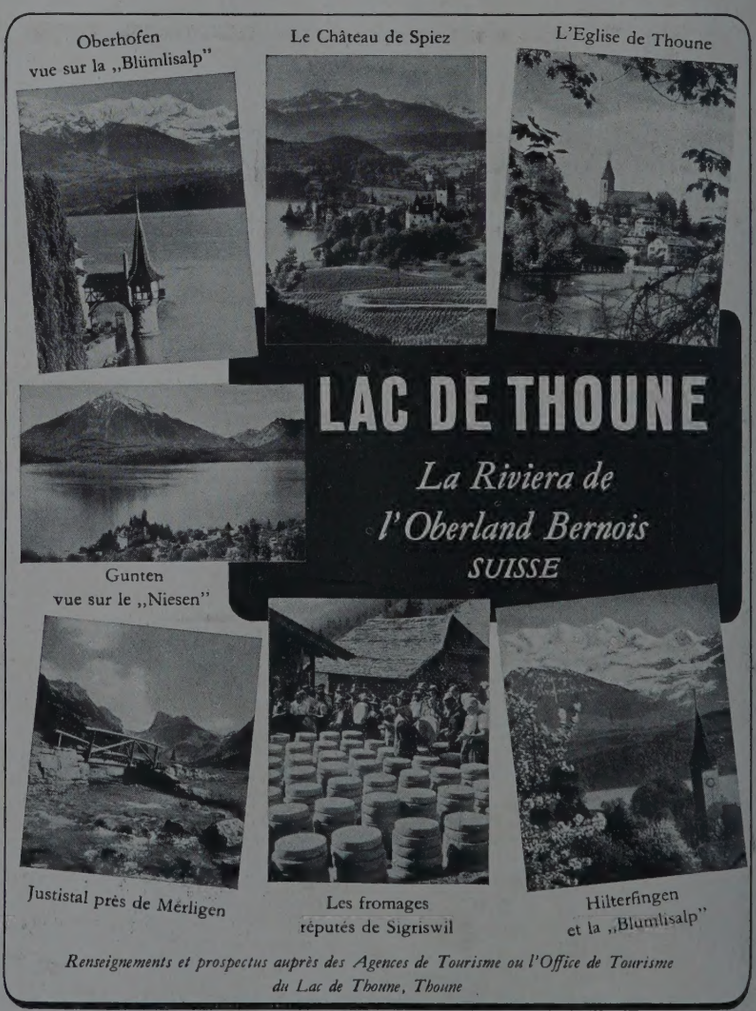
AFFAIRES TOURISME

EXACTITUDE CONFORT

PARIS ⟵ 5 h. ⟶ TANGER ⟵ 1 h. ⟶ CASA

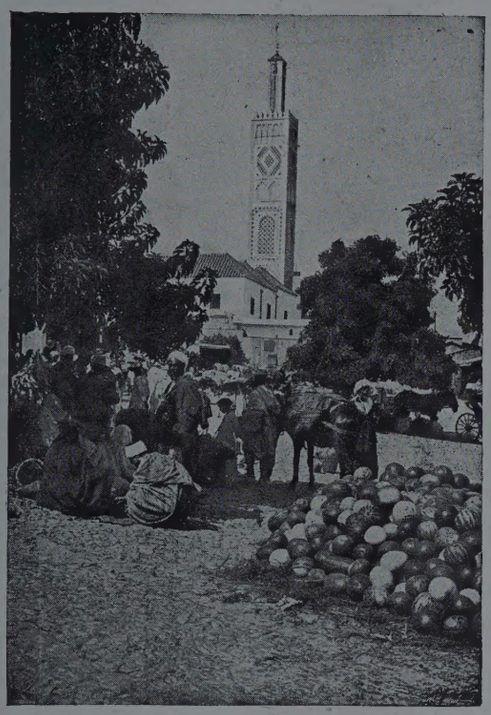
Pub. P.-G. EVRARD, Tanger.

DISTRIBUÉ PAR S. E. I. C. A. M. : 8, PLACE VENDOME, PARIS-1er - OPÉ. 81-47 et 48.



Renseignements et prospectus auprès des Agences de Tourisme ou l'Office de Tourisme du Lac de Thoune, Thoune

CONNAISSEZ-VOUS TANGER ?



La mosquée du Grand Socco.

SA PLAGE ? 4 kilomètres de sable fin doré !

SON CLIMAT ? Moyenne en été : 22° centigrades !

SES NUITS ? Fraîches et reposantes !

A TANGER : le mot *LIBERTÉ* signifie vraiment *LIBERTÉ* et le mot *restriction* est totalement ignoré.

VOUS SEREZ HEUREUX DE CONNAITRE *TANGER*

Renseignements : Office du Tourisme, Tanger (Maroc)
et toutes Agences de Voyages

Bien que Marque nouvelle

FRIGÉROC

n'est pas né d'aujourd'hui!

Il a derrière lui
30 ans d'expérience en compresseur
15 ans d'expérience en armoire frigorifique
(compresseur PLANCHE)

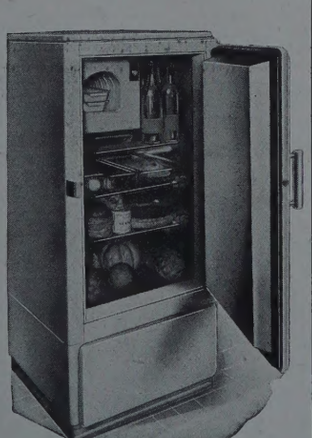
FRIGÉROC EST L'ARMOIRE IDÉALE

SIMPLE, ROBUSTE, SILENCIEUSE, DE BELLE PRÉSENTATION
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE

150 litres de capacité
5 ans de garantie

Au prix sans concurrence de **107.500 frs**

Comparativement aux appareils à absorption, la très faible consommation de FRIGÉROC à compresseur (5 fois moindre) rembourse en 3 ans le prix de l'armoire complète par les économies de courant réalisées.



Dépositaires, revendeurs demandés.
Société Anme des Compresseurs PLANCHE
Capital : 20.000.000 de fr.
VILLEFRANCHE-sur-SAONE (Rhône)
Téléphone 3-35

Principe du compresseur P. B.

Un choix unique au Comptant ou à Crédit chez le plus grand Spécialiste

PHOTO-HALL
5, RUE SCRIBE. PARIS-OPÉRA
CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

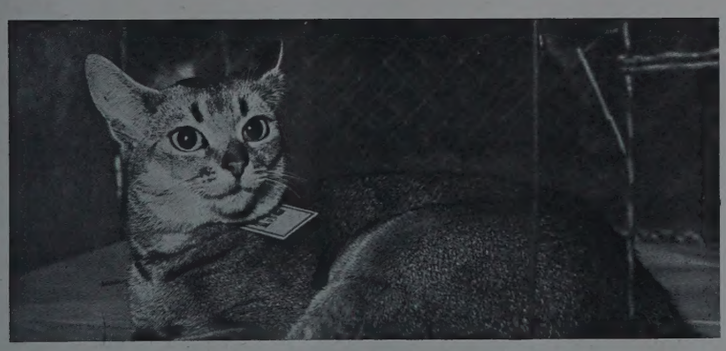
Illustration de Marie Laurencin
inspirée par

Crêpe de Chine
parfum de

F. MILLOT

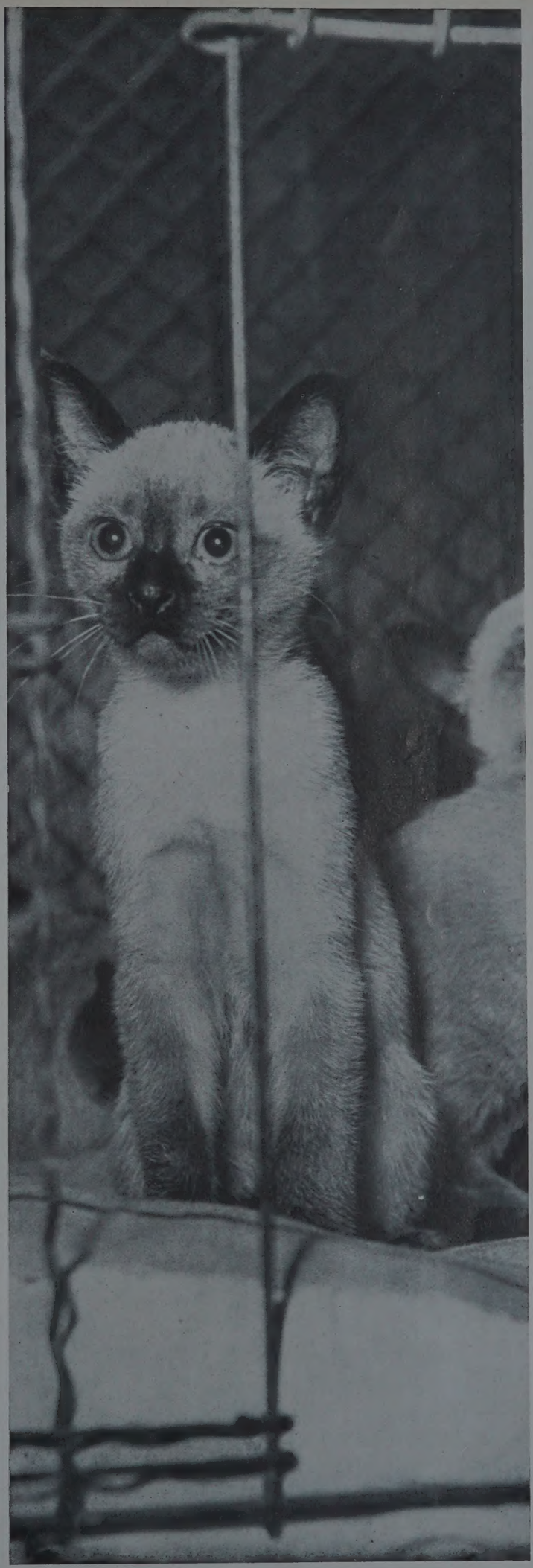
7me ANNÉE — NUMÉRO 294 2 JUIN 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



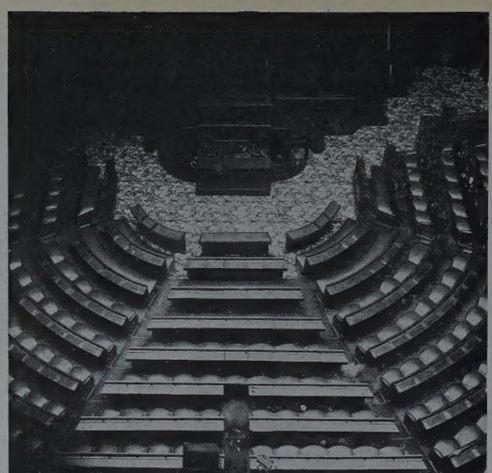
LES CHATS REÇOIVENT...

Les visiteurs de l'exposition féline — ils sont chaque année plus nombreux — ont la curieuse impression d'être accueillis par des « maîtres de maison » cérémonieux mais distants et qui les jugent sans indulgence. Les chats regardent avec une politesse dédaigneuse ces gens qui se répandent en exclamations laudatives et qui vont même leur donner des prix. La perspective de devenir lauréats ne trouble guère ces nobles animaux. Certains, il est vrai, sont des chevronnés des concours. Siamois, birmans, persans laissent passer ces journées d'exposition qui troublent un moment le rêve qu'ils vont reprendre ensuite sur les coussins familiers, tandis que leurs maîtres proclameront fièrement les titres mérités par d'opulentes fourrures, des regards d'idoles et une généalogie solide.



ACTUALITÉS MONDIALES D

BRUXELLES. Le procès de l'univers concentrationnaire soviétique s'est ouvert au palais d'Egmont devant une commission internationale d'anciens déportés. M. David Rousset y siège comme rapporteur.



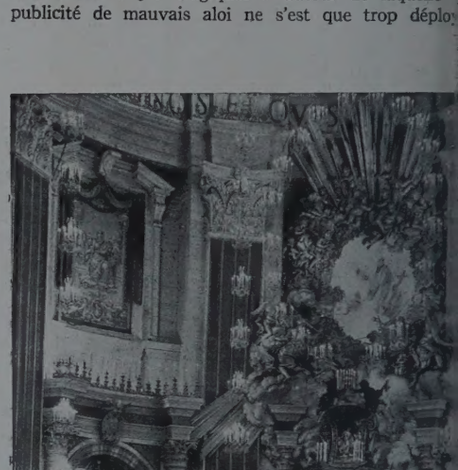
VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. Le Palais-Bourbon est vide. L'Assemblée a clos ses travaux après que M. Herriot eut déclaré : « Les élections diront si la France veut continuer son travail dans l'ordre et la liberté. » La fin de la session avait été quelque peu retardée par un conflit qui s'était élevé entre les socialistes et le M. R. P. à propos des écoles libres.

MELUN. Dix ans de réclusion à Panconi, cinq Petit, tel a été le verdict dans cette lamenta affaire des « J-3 tragiques » autour de laquelle publicité de mauvais aloi ne s'est que trop déplo

PARIS. En présence de S. E. M. David Bruce, ambassadeur des Etats-Unis, une cérémonie commémorant la mort de La Fayette s'est déroulée devant la statue du général. L'American Legion participait au défilé.

ANKARA. Le roi Abdullah de Jordanie a fait dans la capitale turque, où il a été accueilli par le président Djelal Bayar, un séjour pendant lequel il a eu des entretiens sur lesquels on est réduit aux conjectures.



ROME. S. S. Pie XII a présidé les cérémonies béatification du jésuite français Maunoir, qui dant quarante ans évangélisa la Bretagne. Trois Bretons, conduits par M^gr^ Roques, étaient prés

DONG-HOI (Viet-Nam). Cinq mille réfugiés en provenance de Batinh ont été hébergés dans des centres d'accueil, où, grâce à un envoi de l'aide américaine, 300 tonnes de riz ont été distribuées.

UTRECHT. Le prince Bernhard a inauguré, en compagnie du ministre d'Espagne et de représentants de l'Amérique latine, l'Institut d'études hispaniques fondé à l'Université, dont il a accepté la présidence.

PARIS. Trois garçonnets et trois fillettes du des Petits Européens ont été reçus à l'E avant leur départ pour Cincinnati, où ils repré teront la France au Village international d'enf

LA SEMAINE

ARIS. Chaque année la nombreuse colonie bretonne : la capitale célèbre la Saint-Yves par un Grand ardon qui est l'occasion de sortir les costumes. La te, aux vieilles Arènes de Lutèce, fut très colorée.

TOCKHOLM. S. M. Gustave-Adolphe de Suède, ui parcourt actuellement son royaume, a, selon une rès vieille tradition, réservé sa première visite à Jpsal, où on le voit ici accueilli par le gouverneur.

NEW-YORK. La 4e division d'infanterie s'est embarquée à destination de l'Europe après avoir reçu un entraînement approprié. Ses éléments occuperont divers postes dans la zone américaine en Allemagne.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les urbanistes de la nouvelle école préconisent, nous dit-on, la séparation du piéton et de l'auto. Encore que l'idée ne soit pas absolument originale et qu'elle ait, me semble-t-il, été présentée dans certain roman d'un anticipateur fameux, elle n'est pas pour me déplaire, à la condition, toutefois, que le piéton ne soit pas, comme les termites, à jamais relégué dans des galeries obscures. Si le tunnel doit être réservé à quelqu'un, dans la vie citadine s'entend, c'est à l'automobiliste qu'il écherra, d'abord parce que l'automobiliste va vite, ensuite parce qu'il renonce, dès qu'il monte en voiture, à la rêverie, à la flânerie, à l'observation des êtres, à la contemplation du monde. Le piéton, lui, est sollicité par les spectacles. Sans risquer le trébuchement ou la chute, il doit pouvoir laisser errer son regard, il doit pouvoir considérer ses compagnons de route, s'arrêter aux boutiques dont les étalages sont expressément préparés à son intention. Que le piéton, dans la cité future, ait donc liberté d'allure ! Qu'il ne soit plus traité comme un gibier haletant, toujours en péril de mort !

Je n'ai pas le moindre désir de réclamer une seconde vie pour tâter de ces mirifiques cités des temps futurs ; mais je pense que la fameuse séparation du piéton et de l'auto est le seul moyen d'empêcher l'exaspération de la lutte entre les classes. Car j'entends bien qu'il y aura toujours des classes, quel que soit le régime politique et social ; j'entends bien qu'il y aura toujours des gens pour jouir de certains privilèges et pour en jouir au grand dam et à la colère des non-nantis. L'effet normal des révolutions est seulement de changer la classe bénéficiaire, la classe des prébendés.

La circulation, dans les grandes villes, met aux prises deux états d'âme, deux « mentalités », comme disent volontiers messieurs les psychologues. Je dis bien deux mentalités, en ajoutant que ces deux mentalités ne sont pas toujours liées à une condition sociale, comme je l'expliquerai bientôt.

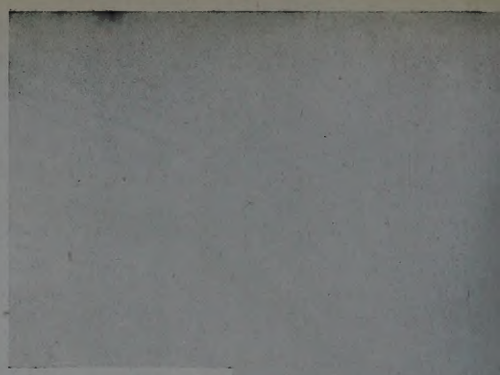
L'homme qui tient le volant est ou semble être le maître de l'espace. Il est, en outre, dans une mesure notable, protégé. Qu'un choc non excessif se produise, la coque d'acier souffre, mais le conducteur n'est pas nécessairement blessé ni même contus. Assurément, il doit obéir à des règles. Il doit observer les agents de la circulation et obtempérer à leurs ordres. Il doit s'arrêter devant les feux rouges. Ces quelques principes rudimentaires admis, il est chez lui, dans la rue. Il éclabousse les piétons, double les véhicules qu'il « surclasse » par la puissance ; il tient son rang dans une hiérarchie. Même aux heures d'affluence, il n'a pas grand-chose à redouter de la multitude. Il n'écoute que ses passions, ses désirs. Il fonce. C'est le règne du mufle. C'est le régime de la jungle. Tous les commandements de la politesse, de la charité sont lettre morte pour cet homme pressé. L'essentiel semble d'utiliser à plein la force considérable mise à sa disposition. La responsabilité est faible : elle est en grande partie remise à l'assurance.

Le piéton — qu'il soit tel par plaisir ou par nécessité — devra tant bien que mal s'aventurer dans ce concert des puissances furieuses. S'il entend tirer parti de la protection des feux pour traverser en paix une avenue, à un croisement, il se trompe : il doit compter avec les voitures qui tournent à ce croisement. S'il ne traverse pas assez vite, le voilà soudain perdu dans le flot des monstres déchaînés par un nouveau changement de signaux. S'il espère traverser la rue à la faveur d'un encombrement, il lui faudra se faufiler entre vingt machines, entre vingt volontés qui ne sont presque jamais de bonne volonté. Si, par hasard, un conducteur, ému de pitié, s'arrête pour laisser le passage au piéton, celui-ci pensera sans doute que l'homme poli est un timide, un novice, un incapable, et il grondera, les dents serrées. Car peut-on marcher dans une grande ville, aujourd'hui, sans tendre l'oreille, sans ouvrir l'œil et sans serrer les dents ?

L'étrange, et j'y reviens, c'est que l'homme du XXe siècle change de mentalité selon qu'il met les orteils sur le bitume ou la main sur le volant. L'homme qui vient de fermer sa voiture pour faire, à pied, 200 mètres dans le pandémonium de la rue, l'homme qui, cinq minutes auparavant, du haut de sa machine, traitait le piéton comme on traite un animal insupportable et imprudent, devient tout aussitôt imprudent et insupportable. Il élève la main, il élève la voix, il gronde et postillonne. Il n'était tantôt que mépris, et voici qu'il n'est plus qu'injures. Est-ce une leçon profitable ? Non pas ! Bientôt, le volant de nouveau en main, il aura tout oublié.

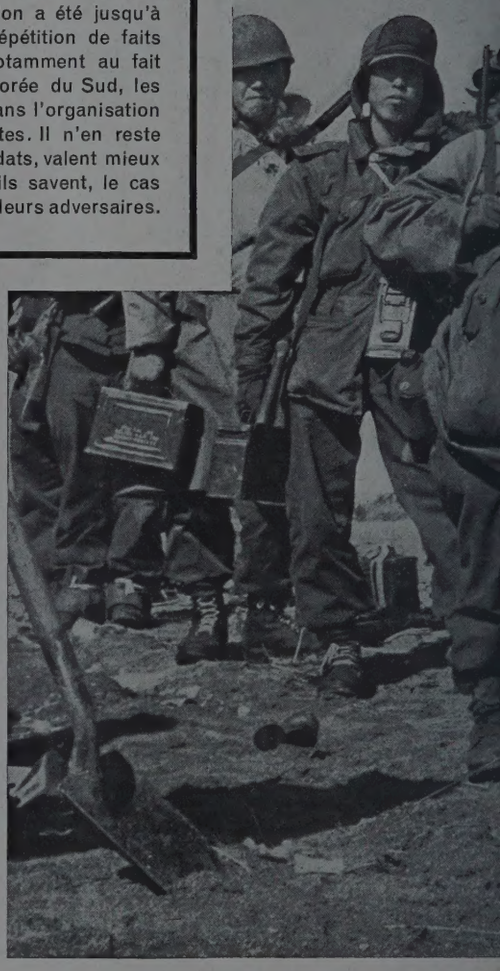
Mais je n'ai rien dit des cyclistes. Je propose aux urbanistes d'isoler aussi les cyclistes, d'isoler les chiens, les chats... Et qui donc encore ? Et quoi donc encore, Seigneur ? Les araignées ? Les fantômes ?

CONVENABLEMENT ENCADRÉS ET COMMANDÉS LES SUD-CORÉENS NE LE CÈDENT PAS EN VALEUR MILITAIRE A LEURS ENNEMIS



PAR NOTRE CORRESPONDANT PAUL MOUSSET

Lorsque les Sino-Coréens ont déclenché sur l'ensemble du front une offensive d'une ampleur inégalée jusqu'alors les divisions sud-coréennes qui tenaient le secteur oriental ont cédé sous les coups de boutoir de l'ennemi, et l'on a été jusqu'à craindre pour elles l'anéantissement. Cette répétition de faits dramatiques tient à plusieurs causes, et notamment au fait que, respectueux de l'indépendance de la Corée du Sud, les Américains se sont interdit toute immixtion dans l'organisation militaire proprement dite des armées sudistes. Il n'en reste pas moins que ces soldats, en tant que soldats, valent mieux que la renommée qu'on leur a faite et qu'ils savent, le cas échéant, se battre et mourir tout comme leurs adversaires.



EPUISÉS DE FATIGUE, CES COMBATTANTS « ROKS » SE SONT ENDORMIS. CI-CONTRE, UNE SECTION DE SOLDATS SUD-CORÉENS QUI A BONNE ALLURE.

Amis ou ennemis, les combattants de la tragique aventure coréenne ont tous entendu célébrer leurs mérites. Sauf un seul : le Rok. Ainsi désigne-t-on le soldat sud-coréen (Republic of Korea). Dédaigné, il s'est vu refuser la moindre publicité. Au mépris de toute justice. Et les Blancs qui, cramponnés à leur volant, sur les routes de montagnes, pestent contre ces fantassins progressant, eux, à pied, en théories interminables, montrent là plus d'impatience que de discernement. Car le Rok est un méconnu.

Un obstacle s'opposait sans doute, dès le principe, à ce qu'on le comprît : la langue. Pour les Occidentaux, le coréen, qui veut vingt mots là où il nous en faut deux, restera longtemps un mystérieux idiome. En outre, après ses revers initiaux, le Rok souffrait, du point de vue militaire, d'une réputation peu enviable. Revers dus entre autres causes à une carence de commandement. Ses cadres, jusqu'à l'écrasement du Japon, étaient japonais. Vint la libération. Du jour au lendemain de jeunes officiers qui eussent normalement pu prétendre aux galons de capitaine se réveillèrent généraux de division ou de corps d'armée. Dans une guerre qui exige des chefs d'autres qualités que celles de meneurs d'hommes, expérience et autorité leur manquèrent.

Quand le bataillon français débarqua en Corée un certain nombre de Sud-Coréens lui furent affectés, qu'on répartit entre les différentes compagnies. Il s'agissait là d'hommes « prêtés » par le gouvernement Syngman Rhee aux Français comme aux Américains et provenant des troupes sudistes taillées en pièces au mois de juillet 1950. Dès les premiers combats, à Wonju, ces Roks prouvèrent une surprenante valeur au feu. « Ils seront meilleurs encore, décida le général Monclar, si nous les formons en compagnies autonomes. » Un ancien d'Indochine, en dépit de son âge, un vrai chef de partisans, le capitaine Goupil, les organisa et prit leur commandement. Avec lui, quelques sous-officiers français. Les résultats ne se firent pas attendre. Convenablement encadrés, les Roks firent merveille. Le 1er et le 16 février ils démontrèrent, en plusieurs circonstances critiques, ce dont ils étaient capables.

Je n'ai pas voulu quitter la Corée ni le front sans leur rendre visite, à ces Roks du bataillon français. Je passai un après-midi avec eux. Mon impression fut extraordinaire. Pour la première fois depuis mon arrivée en Corée je vis des Coréens *détendus*.

Il pleuvait. La compagnie Rok presque entière (une section patrouillait plus au nord) se trouvait rassemblée avec le capitaine Goupil et quelques sous-officiers dans un ancien théâtre de Wonju. Bien entendu il ne restait de ce théâtre que les murs et des débris de toit. Assis en tailleur sur la paille, tous ces Sud-Coréens nettoyaient leurs armes, dans l'attente des prochains combats. « Pour être propres, ils sont propres, dit quelqu'un. Comme des chats. Dès qu'ils en ont l'occasion ils se lavent. Tout le peuple est comme ça. Voyez les Coréennes, toujours accroupies à leur lessive, dans l'eau glacée des rizières ou des torrents... »

Des chats, ces jeunes gens d'une vingtaine d'années avaient du reste les yeux bridés, la souplesse, les gestes précis. De temps à autre leurs têtes se levaient et ils me regardaient avec un sourire. J'observai : « Ils n'ont pas l'air trop malheureux... — Oh ! maintenant, répondait un sous-officier, ils sont très « décontractés ». — C'est qu'ils aiment la façon dont on les traite, ajoutait le sergent Florence, un Breton de Fouesnant, un patron de pêche que le goût de l'aventure a poussé du Finistère en Indochine, d'Indochine en Corée. Et puis ils ont confiance en nous, dont les officiers marchent en tête de leurs troupes et qui n'avons eu jusqu'ici que des victoires. Ils savent que, quoi qu'il advienne au cours d'une bataille, nous ne les abandonnerons pas. »

J'aurais voulu connaître la pensée du capitaine Goupil. Mais en tout temps le capitaine répugne à se livrer. Comme je lui rendais la discrétion difficile, il finit par admettre : « Endurants. Bon esprit. Capables de donner des résultats. » « A Chipyong-Ni, me dit plus tard un caporal, ils avaient déclaré vouloir tenir jusqu'à la mort. Pour leur pays, d'abord. Ensuite, pour ne pas décevoir leur capitaine. » J'objectai : « Cela fait un peu image d'Epinal ce que vous me racontez-là ! » Un sergent protesta : « Ce n'est pourtant que la vérité ! » Et un autre : « Allez, laissez-leur un peu de temps et vous verrez s'ils ne deviennent pas d'aussi bons soldats que les Nord-Coréens ! Il leur suffit d'un encadrement très léger, mais avec des commandants de compagnie hors de pair. Dans ces conditions, leurs qualités les meilleures trouveront leur emploi. »

Point n'était besoin d'expliquer davantage. Ces qualités, je les connaissais bien : la bravoure, la résistance à la fatigue et ce don qui consiste à faire beaucoup avec peu de chose.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ensuite pendant lesquelles je m'efforçai d'apprendre des sous-officiers quels traits de caractère les avaient le plus frappés chez ces Coréens. En vain. Ils les trouvaient bons camarades, doux, patients, travailleurs quand la nécessité les contraignait au travail. Ils s'étonnaient de leur indifférence devant la mort. C'était tout. Ils ne voyaient rien d'autre. Ah ! si : peut-être leur goût du déguisement, celui des couleurs voyantes. De même, ils s'avouaient stupéfaits de leur appétit. « Dès qu'on les laisse à eux-mêmes, dès qu'ils sont au repos, ils mangent. Deux veaux et un porc expédiés en une soirée par vingt hommes, ça ne vous dit rien ? Dès le lendemain ils recommençaient à cuisiner leur ratatouille, à s'empiffrer de leur choucroute nationale : le *kimtchich*. Ah ! avec eux, pas de problème de ravitaillement ! Ils touchent les mêmes rations que les « Ricains » et que nous autres. Mais dès qu'ils arrivent dans un de leurs villages, aussi détruit soit-il, ils grattent dans les cendres, en extraient des jarres remplies de légumes enterrés à l'automne pour y fermenter jusqu'à l'hiver, et organisent un repas, un « chop-chop » coréen tout ce qu'il y a d'aimable. »

Pour pittoresques qu'elles fussent, ces remarques ne me satisfaisaient point. Aurais-je plus de chance en parlant avec les Roks eux-mêmes ? L'interprète, un ancien professeur de l'Université de Séoul, un érudit qui naguère traduisit en coréen Balzac et Maupassant, facilita ma tâche. Bientôt une dizaine de soldats m'entouraient. Des

gars solides, des montagnards, au visage lisse, aux yeux, aux cheveux d'un noir profond. Des paysans, des ouvriers, des employés de banque et de commerce, des étudiants. A mes questions ils répondaient sans ambages, avec ce sens des nuances que donne une instruction véritable. (Comme le Japon, la Corée ne compte point d'illettrés.) Et ce qu'ils disaient échappait à la banalité. Certes ils appréciaient la camaraderie existant entre les Français et eux-mêmes, l'absence de préjugé de race dont font preuve les gens du bataillon. Il était moins ordinaire d'entendre un mineur déclarer qu'à son avis les cadres français l'emportaient sur d'autres par leur souci, avant toute action, d'observer le terrain avec minutie...

« Et la France ? demandais-je. Qu'en saviez-vous avant de rencontrer le bataillon ? »

La majorité, il faut bien l'avouer, n'en savait pas grand-chose. La France, *Poulandza*, ils la voyaient bien sur la carte. Ils n'ignoraient point sa réputation de courage, de générosité, de luxe, de culture. Mais cela, dirent-ils, c'était avant la guerre, avant l'anéantissement de Paris.

« Quoi ! » Je sursautais. Déjà l'interprète excusait ses compatriotes, victimes de la propagande japonaise avant 1945. Puis, disait-il, des gens dont villes et villages ont été rasés associent obligatoirement l'idée de destruction totale à celle de guerre. Fait bizarre : quand on leur expliqua que Paris se trouvait encore debout, ces Roks semblèrent consternés d'avoir pu nous blesser. Comme pour se racheter, l'un d'entre eux, un agriculteur, jeta : « Nous savons bien en tout cas qui est le Français n° 1 ! — Ah ! oui ? Qui ça ? — Napoléon ! » Ses camarades approuvèrent. « Et le n° 2 ? — Jeanne d'Arc ! — Quels autres Français connaissez-vous encore ? »

Ce fut une explosion. De toutes les bouches jaillirent les noms, prononcés de façon inattendue, de Victor Hugo, de Jean Gabin, de Simone Simon, de Danielle Darrieux !...

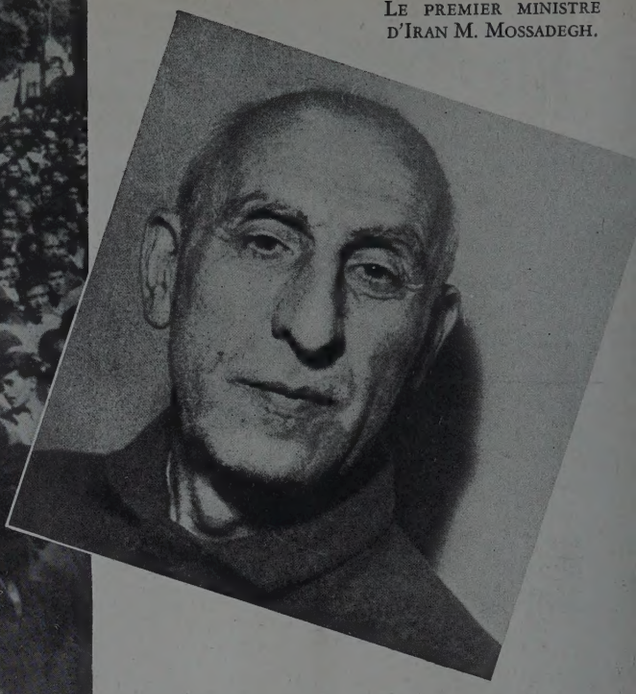
« Vous voyez, ce ne sont pas des sauvages, dit en riant le caporal Terrasson, un peintre, celui-là, qui venait d'entrer. Et, continua-t-il, illuminé, dites-moi beaucoup d'Asiatiques qui possèdent leur culture musicale ? Tous, vous m'entendez, tous ! savent qui est Mendelssohn, ou Mozart, ou Schumann ! Ils peuvent vous chanter d'eux l'air que vous désirez. »

Ils chantèrent, le soir, à plusieurs voix. Un chant d'une lenteur nostalgique. C'était une invocation au soleil : « O toi qui fais fuir la nuit, ô toi, soleil toujours étincelant, lève-toi... »

Mais, comme je les félicitais, un mitrailleur, s'adressant à moi, se lança dans un long monologue. L'interprète résuma : « Si vous devez écrire quelque chose sur nous, n'omettez pas ceci : pendant les siècles nous avons été soumis aux Mongols, aux Chinois, partiellement aux Russes, totalement aux Japonais. Les Coréens du Nord veulent nous imposer leur domination. Si nous nous battons, c'est pour être libres, afin de pouvoir exprimer notre valeur personnelle... » Cette affirmation m'en rappelait une autre, d'un Sud-Coréen, à Séoul, il y a deux mois. « Je n'aime plus mon pays, m'avait-il dit. — Pourquoi ? — Trop d'étrangers !... »

A GAUCHE : DEUX « ROKS ». AU CENTRE : LE SERGENT-CHEF FLORENCE. A DROITE : LE CAPORAL TERRASSON AVEC UN DE SES HOMMES.

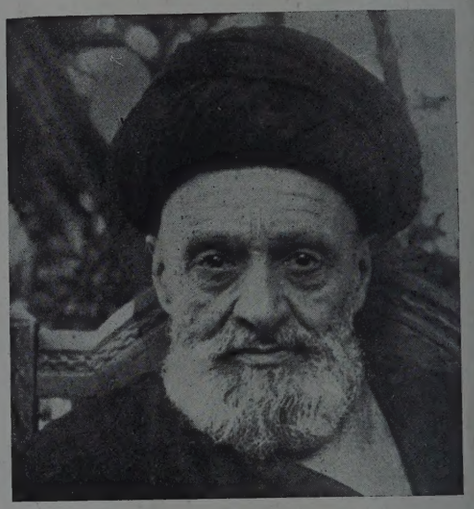
MEETING DEVANT LE PARLEMENT CONTRE L' « INGÉRENCE » ANGLO-AMÉRICAINE DANS LES NATIONALISATIONS.



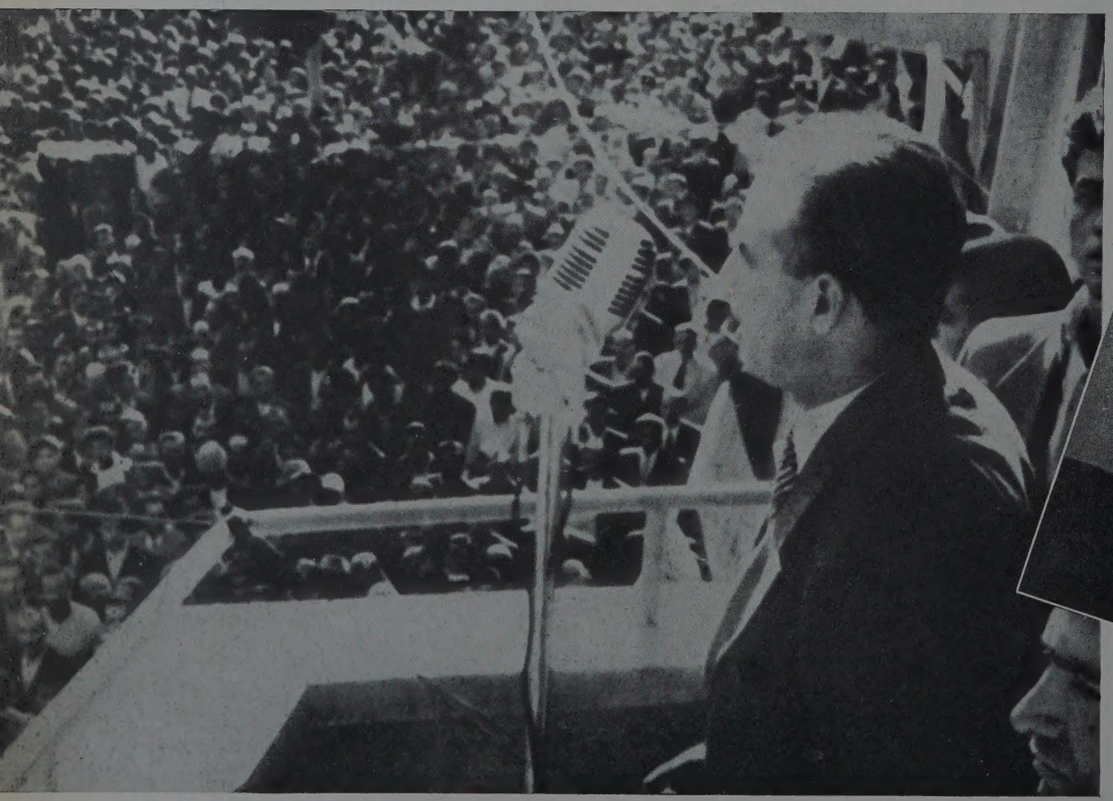
LE PREMIER MINISTRE D'IRAN M. MOSSADEGH.

L'AGGRAVATION DU CONFLIT ANGLO-IRANIEN SERAIT FATALE A LA PAIX

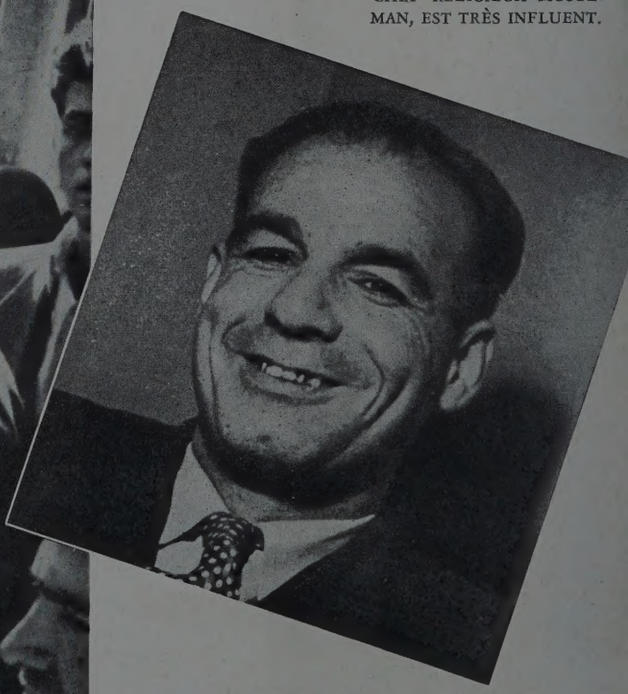
EN dépit des violences de langage qu'on put entendre au meeting de Téhéran, dont nous donnons quelques aspects, en dépit du peu de hâte du gouvernement Mossadegh à répondre à Londres, une certaine tendance à la conciliation a paru se faire jour dans le conflit anglo-iranien. Opposés à l'emploi de la force, les Etats-Unis se montraient persuadés qu'une solution pouvait être trouvée. Le gouvernement britannique a soumis le conflit à la Cour de La Haye. En fait, les Anglais pourraient, pensait-on en de nombreux milieux diplomatiques, accepter la nationalisation des pétroles à condition de recevoir de larges et substantielles garanties quant au fonctionnement des entreprises et à la vente du pétrole. Un accord est-il possible dans ces conditions ? Il faut le souhaiter. Le monde n'a nul besoin d'un nouveau foyer menaçant pour la paix. Car une aggravation du conflit aurait sans doute les plus redoutables conséquences, d'autant que sur tout le problème pèse l'inconnue russe.



ABOLGHASSEM KASHANI, CHEF RELIGIEUX MUSULMAN, EST TRÈS INFLUENT.



HASSEIN MAKKI, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU FRONT NATIONAL, HARANGUE LA FOULE DES MANIFESTANTS.



HASSEIN MAKKI.

QUAND UN HOMME COURT L'AVENTURE DE DIEU...

par DANIEL-ROPS

Il y a quinze ans, un humide soir d'automne 1936, un homme montait seul dans un wagon de troisième classe, à la gare Montparnasse, et l'ami qui le regardait partir se sentait le cœur serré. Le voyageur n'avait certainement pas 100 francs en poche ; bien qu'il parût de constitution forte, il avait les traits visiblement creusés par les soucis et sans doute la médiocre nourriture. Mais dans les regards de cet homme, au fond de ses prunelles mordorées enfouies dans un visage barbu, se lisait une espérance surnaturelle. Et le plus inquiet des amis n'aurait osé prononcer un mot pour le détourner de son dessein...

Ainsi dom Alexis Presse partait-il pour la Bretagne entreprendre la grande tâche dont il avait rêvé depuis des années. Ce n'était pas de cette façon, dans ce dénuement absolu qu'il avait jadis envisagé de l'entreprendre, cette tâche. Longtemps il avait pensé à une fondation normale, où un groupe de moines, venus d'un autre couvent, s'installeraient au nouveau point choisi et travailleraient, appuyés par la maison mère. Les incompréhensions, les résistances, les difficultés de toutes sortes avaient fait échouer ce projet primitif. Fallait-il donc renoncer à l'entreprendre ? Quand une âme croit vraiment que tout ce qui advient est adorable et reflète la volonté du Père, les circonstances humaines sont impuissantes à la retenir sur la route où elle se sent mandée. Puisque le Ciel voulait qu'il demeurât seul, ce serait seul que dom Alexis se lancerait dans l'aventure de Dieu.

Que voulait-il ? Que visait-il ? Il faut, pour mesurer ce que ses plans avaient de chimérique, se souvenir de cette sorte de masure grandiose, perdue au cœur de la forêt bretonne, vers laquelle l'emportait le train de Saint-Brieuc, il y a quinze ans. Elle avait pourtant été glorieuse, cette abbaye de Boquen, « petite-fille » de Cîteaux, née au plus beau moment du grand mouvement qui, sous l'impulsion de saint Bernard, fit lever partout dans notre XII^e^ siècle les monastères des moines blancs. Des siècles durant elle avait été puissante, rayonnante ; sa communauté avait compté plus de cent pères et maints convers ; et ses bâtiments, taillés dans le solide granit de la contrée, avaient paru défier le temps. Mais quand dom Alexis avait fixé sur elle son choix elle n'était plus, depuis la Révolution où elle fut vendue comme bien national, qu'un champ de ruines où les villageois des environs puisaient des pierres comme dans une carrière.

Imagine-t-on ce que furent les premiers mois du reconstructeur ? Seul, absolument seul parmi ces ruines, obligé, les jours de pluie, d'abriter sous une toile de tente son lit que les gouttières menaçaient, contraint de faire deux lieues chaque jour pour aller dire sa messe et autant pour revenir, et dans un si total dénuement que les pommes tombées du vieux verger abandonné constituaient souvent sa seule ressource alimentaire... Tout un hiver il vécut ainsi. Mais, à côté de lui, les prestigieuses ruines, le grand corps de l'église abbatiale ouverte à tous vents, la salle du chapitre à la triple armature d'un gothique si parfait semblaient attendre que sa foi et son espérance triomphassent des puissances de mort et que lui, dom Alexis, leur rendît vie.

Et le miracle s'accomplit. Un moine, puis deux, puis d'autres arrivèrent. Dans l'ancienne écurie de la ferme une chapelle fut improvisée, et le chant pour Dieu, éteint dans le vallon depuis 1793, monta de nouveau dans les nuits bretonnes... Aujourd'hui le voyageur qui vient de Boquen trouve devant lui un grand bâtiment de près de 100 mètres de long, tout entier en granit, bien assis sur la terre ; une chapelle neuve qui sera demain le réfectoire des moines. Les ruines gothiques ont été dégagées, la salle du chapitre et l'harmonium, rétablis dans leur beauté primitive, l'église, débarrassée des lierres et autres plantes folles qui l'avaient envahie. Boquen renaît, Boquen vit ! La communauté ne compte pas moins de douze moines et, tout récemment, l'ordre cistercien de la Commune Observance l'a incorporée, ouvrant à son avenir des possibilités nouvelles.

Là est le premier aspect du miracle de Boquen, mais il faut le dire : ce n'est *que* le premier aspect. L'œuvre matérielle, si importante soit-elle, n'est pas l'essentielle. Boquen est, comme fut Cîteaux aux jours de saint Robert et d'Etienne Harding, ce que fut Clairvaux quand l'abbé en était saint Bernard : l'exemple, le modèle de ce qu'on nommait au moyen âge une « réforme », c'est-à-dire d'un effort pour ramener l'observance à l'exactitude et à la signification de la Règle. A Boquen celle qu'on suit n'est rien d'autre que la très vénérable dont le sage du mont Cassin a posé les principes au seuil du VI^e^ siècle, telle qu'elle a conquis le haut moyen âge par son humanité, sa sainte sagesse, telle que les cisterciens du temps de saint Bernard l'ont appliquée. Visant à un approfondissement de la vie contemplative, dom Alexis opère un retour aux plus anciennes traditions, par delà un certain conformisme rigide dont les a oblitérées l'influence de Rancé. La vie à Boquen n'a rien de moins austère que dans une Trappe, mais l'esprit y est différent. Et ce retour aux plus exactes pratiques de la règle bénédictine a eu pour conséquence étonnante d'assouplir ses commandements, de les rendre plus sages, plus adaptés à la condition humaine ; tant il est vrai que l'expérience de ces fondateurs d'ordres était profonde et réfléchie, et que l'effort vers la sainteté lui-même doit redouter l'excès.

Par exemple, à Boquen, l'horaire des offices se fonde non sur notre calcul moderne de vingt-quatre heures identiques, mais sur l'antique partage du temps, tel que saint Benoît l'avait reçu de Rome, aux heures inégales suivant les saisons. Il en résulte que l'été, du fait de l'heure solaire, le lever extrêmement matinal se trouve compensé par l'allongement de la « méridienne » régulière, mais que l'hiver, où la pause d'après-midi est courte, la journée commence plus tard et s'achève tôt. Dans bien d'autres domaines ce retour à la tradition la plus pure donne des résultats aussi heureux.

Plus encore, dans l'esprit du fondateur, cette « réforme » doit être spirituelle. Au temps du moyen âge, où les couvents comptaient les moines par centaines, il n'y avait pas entre la contemplation et l'action l'abîme qu'on observe de nos jours. Le cistercien dans son cloître, le chartreux en cellule participaient à la vie de la collectivité chrétienne par un constant apport de sève religieuse. Chaque monastère était un centre de rayonnement et il paraissait normal que Bernard de Clairvaux, parce qu'il était un saint, exerçât dans le monde une sorte de suprématie, qu'il fût l'arbitre entre des puissances ennemies et le conseiller des rois. Ainsi s'opérait, à travers toutes les crises et parmi les violences, un jugement chrétien sur la société, ainsi ces grands ordres, voués à la prière silencieuse, étaient-ils les ferments qui, sans cesse, faisaient lever la pâte de la société. C'est à un tel rôle de la contemplation que pensent les moines de Boquen. Il faut souligner que l'incorporation récente de la communauté de Boquen à l'ordre de Cîteaux ne portera pas atteinte à son originalité propre, à sa vocation particulière. Alors que chez les cisterciens réformés (dits trappistes) l'unité d'observance règne en principe partout, il n'en est pas de même dans l'ordre cistercien, où chaque communauté a son observance particulière, réglée par ses constitutions propres. Boquen, redevenue de plein droit abbaye cistercienne, garde sa pleine autonomie dans le cadre de l'ordre. Ses moines peuvent prier, travailler, selon leur mission propre, et librement poursuivre leurs grands projets. Car ils ont des projets, et de vastes ! Ils envisagent, en effet, quand leur institut sera devenu nombreux, d'essaimer dans les terres infidèles, d'aller très loin, en Afrique, en Asie, et particulièrement là où le bouddhisme poursuit selon sa loi un effort spirituel, de donner le témoignage de ce qu'est la contemplation, de faire rayonner l'Evangile moins par l'apostolat missionnaire, où tant s'appliquent avec une abnégation sublime, que par la manifestation de la spiritualité selon Jésus.

En attendant, c'est dès aujourd'hui parmi nous que Boquen exerce son influence. On ne saurait citer tous les visiteurs qui, chaque année, viennent, dans ce coin perdu de la lande bretonne, se retremper aux sources de la solitude et de la foi. Le docteur Alexis Carrel, au moment où la mort le surprit, venait de décider de faire construire une maison à deux pas de l'abbaye. Le colonel Lindbergh, dont la propriété océane est proche, ne touche jamais l'Europe sans aller se recueillir à Boquen, et sa femme, Anne Lindbergh, a écrit sur l'œuvre de dom Alexis un article admirable. On ne compte pas les prêtres ni les laïques qui viennent séjourner là, dans le silence chargé d'amour et d'espérance, pour échapper à la frénésie du temps et se retrouver. « La spiritualité de Boquen, me disait à moi-même le docteur Carrel peu avant sa mort, est à mon avis la mieux adaptée aux exigences de notre temps, précisément parce qu'elle rompt le plus totalement avec les erreurs de notre civilisation. » Et il ajoutait : « Si l'Esprit Saint est sensible en un lieu de la terre, c'est à Boquen. »

Ainsi, simplement parce qu'il a couru, à pleins risques, l'aventure de Dieu, dom Alexis a-t-il marqué profondément sa trace et fait encore davantage : donné un témoignage à ce qui dans l'homme est plus grand que l'homme. Et simplement aussi parce qu'il a fait retour aux fidélités décisives il a, du même coup, suscité une œuvre essentiellement adaptée à son temps et qui, en le dépassant, travaille pour un avenir meilleur.

LA DIVINE COMTESSE OU LE BOULEVARD DU CRÉPUSCULE

par ANDRÉ MAUROIS, de l'Académie française.

Le grand écrivain Swift, lorsque après la mort de sa chère Stella il recueillit tout ce qui lui restait d'elle — une boucle — écrivit sur le funèbre paquet : « Rien — que les cheveux d'une femme. » De l'énorme amas de lettres, de cahiers, de portraits de la comtesse de Castiglione qui vont être dispersés, le 11 juin prochain, par les hasards des enchères, on pourrait dire : « Rien — que la vie d'une femme. » Il y a des êtres humains qui préfèrent mourir jour par jour ; d'autres aiment à s'envelopper de leur passé. La comtesse de Castiglione, que sa beauté fit surnommer *la Divine Comtesse*, appartenait à la seconde espèce, celle qui ne détruit jamais, et l'on a retrouvé dans sa maison de La Spezia une prodigieuse collection de documents, que nous venons de lire.

Beauté, fatal présent des dieux... Elle avait été, d'un aveu unanime, la plus belle femme du siècle, et aujourd'hui encore certains de ses portraits font battre un peu plus fort le cœur des hommes. Dès l'enfance elle avait mesuré son pouvoir. Elle était née Virginia Oldoïni, d'une vieille famille génoise, et son père, le marquis Oldoïni, qui la surnomma Nichia, puis Nini, avait été le premier à reconnaître la volonté de fer d'une fille amoureuse de sa propre beauté. Intelligente, ou tout au moins adroite, ayant appris avec aisance l'anglais et le français, Nichia Oldoïni formait les plus grandes ambitions. Elle fut déçue quand sa famille la contraignit d'épouser, à dix-sept ans, un simple comte de Castiglione, aide de camp du roi de Sardaigne Victor-Emmanuel II, et quand son époux l'emmena vivre dans un palais de Turin.

Là, elle fut traitée en reine et peut-être aimée par Victor-Emmanuel. Son cousin Cavour, qui travaillait ardemment à faire l'unité italienne et avait besoin, pour y réussir, de Napoléon III, empereur des Français, conçut le projet cynique d'établir à Paris « la cousine aux beaux yeux » et de mettre cette incomparable beauté au service de la patrie. « Réussissez, lui dit-il, *par tous les moyens* », et il lui donna un chiffre pour correspondre secrètement avec le roi. Elle était prête à tenter cette grande aventure, car elle aimait la gloire et n'aimait pas son mari. Le pauvre François de Castiglione était un faible, un tendre, époux trop amoureux d'une femme coquette. Dès 1856, bien qu'ils eussent un fils, ils se séparèrent : lui, vivant à Turin, près de son roi ; elle, installée à Paris. « Un jour viendra, lui écrivait-il, où votre fatale beauté aura disparu... alors vous comprendrez peut-être de quelle manière indigne vous avez tenu le serment que vous m'avez fait devant Dieu... »

Mais qu'importaient alors à Nichia les souffrances d'un faible garçon ? Son miroir lui disait qu'elle était plus belle que toutes les femmes de Paris, non seulement par le visage, mais par le corps, qui avait la perfection d'une statue antique et qu'elle montrait généreusement, sans pudeur, comme un objet d'art. Sa première entrée aux Tuileries fut celle d'une déesse descendant de l'Olympe. Inconsciemment, hommes et femmes firent la haie pour la conduire vers l'empereur, qui passa une grande partie de la soirée avec elle. En 1857, à Compiègne, elle quitta un soir la loge impériale, se disant souffrante. Un peu plus tard l'empereur sortit à son tour « pour aller prendre de ses nouvelles ». Quand elle mourut elle demanda à être enterrée dans « la chemise de nuit de Compiègne, 1857, batiste, dentelles », et neuf rangs de perles au cou.

L'empereur n'était pas seul amoureux de Nichia. Tous les hommes étaient frappés. A Londres, où lord Holland la reçut et lui fit don du plus beau des miroirs, elle fut la merveille de la saison. Près de Dieppe, où elle se cachait parfois, elle avait un ami royaliste, Louis Estancelin, qui fut si ému par ce corps chargé de bijoux et plus statue que femme qu'il ne put lui prouver son amour. A Twickenham elle avait rencontré les princes d'Orléans ; elle devait conquérir le duc d'Aumale et le duc de Chartres. De grands avocats, comme Berryer et Léon Cléry ; des hommes politiques, comme Thiers et Paul de Cassagnac ; de riches banquiers, comme Laffitte et les Rothschild, furent à ses pieds. Quand elle venait à la cour dans un travesti nouveau, la dame de Cœur ou la reine d'Etrurie, c'était un événement. « Vous placez le cœur bien bas, madame », lui disait l'impératrice ; mais dans l'album de la divine comtesse Berryer écrivait : « Je certifie pour tous, présents et à venir, que ni le port éclatant de la comtesse de Castiglione, ni son étrange beauté parfaite, ni sa jeunesse fleurie, ni sa situation exceptionnelle à travers l'univers, ni ses lèvres superbes, ni ses yeux flamboyants ou tristes ne disent tout ce qu'il y a en Elle d'esprit, d'intelligence, de bonté, de cœur et de rare pénétration... »

Cette rare pénétration triompha en 1859, lorsque les troupes françaises entrèrent en Italie, comme elle l'avait voulu. Non que ce fut seulement pour les beaux yeux de Mme de Castiglione que se fit l'unité italienne. La ténacité de Cavour, l'idéologie de Napoléon III jouèrent leur rôle. Mais la belle Nichia avait été un utile et intelligent ambassadeur. Pendant tout le Second Empire elle continua de faire la navette entre Turin, Rome et Paris. Pourtant l'empereur s'était détaché d'elle. Dès 1860 elle écrivait : « A peine ai-je traversé la vie et mon rôle est déjà fini... » Elle avait vingt-trois ans.

Après les empereurs et les rois, elle accueillit d'étranges soupirants, comme cet Ignace Bauer, diplomate et financier, qui, vers 1862, écrivit quatre cents lettres passionnées (1.600 pages) à la *Regina*, la *Madonna*, la « belle comtesse qui n'aime personne ». Enfin, une nuit, « entre un sanglot et un sourire », elle lui ouvrit « ses bras, son cœur et le ciel » ! Mais ce ne fut qu'un éclair de bonheur, et Bauer, après de vaines lamentations, se maria. La plus belle femme du siècle était aussi la plus abandonnée.

Le 30 mai 1867, Castiglione, le mari, mourut d'une chute de cheval qui, au mariage du duc d'Aoste, le précipita sous les roues du carrosse nuptial. Son fils Georges devait mourir lui-même à vingt-quatre ans, attaché d'ambassade à Madrid, en 1879.

Il arrive que le génie de l'intrigue, chez les femmes qui le possèdent, se développe avec l'âge et l'expérience. Mais la comtesse de Castiglione tirait sa force magique de son miroir. Dès qu'elle cessa de s'y voir parfaite, elle perdit foi en elle-même. Toutefois, en 1870-1871, elle intervint encore, très amicalement pour la France, auprès de Bismarck. Elle ne fut pas étrangère à l'entrevue de Ferrières. Plus tard elle prit part à des intrigues monarchistes, et se heurta au loyalisme du duc d'Aumale. A la vérité, dans le monde de la Troisième République elle n'était plus rien. Tout à fait désitalianisée, elle n'allait plus à Florence ou à La Spezia qu'en voyageuse. A Paris, bien que jeune encore, elle avait moins d'admirateurs. Une femme est mal aimée quand elle aime mal. Et celle-ci n'aimait que soi.

La place Vendôme fut son boulevard du Crépuscule. Elle y vécut longtemps, dans un entresol, écrivant d'innombrables lettres, toujours au crayon parce qu'elle en voulait conserver des copies et que seul le crayon lui permettait d'employer un papier carbone. Comme tous les êtres qui ne pensent qu'à eux-mêmes, elle se croyait malade, très malade : « J'étais laide à faire peur, malade à faire peine, découragée à faire rage, et d'humeur à faire fuir... Si je ne suis pas morte cette nuit, tant j'ai eu la fièvre, c'est que Dieu ne veut pas de moi, il a peur que je ne mette le feu au Paradis... »

Puis le crépuscule devint la nuit. Le joaillier Boucheron ayant acheté la maison de la place Vendôme, la comtesse perdit son entresol et alla vivre, 14, rue Cambon, au-dessus du restaurant Voisin, dans deux chambres lugubres, tendues de velours noir. Elle y célébrait chaque jour les funérailles de sa beauté. Aux murs, elle ne voulait aucun miroir afin de ne pas voir touché par le temps, si peu que ce fût, le visage qu'elle avait adoré. Elle se croyait ruinée et ne parlait que de sa détresse. C'était pure imagination. Elle avait des bijoux admirables, des terres et des châteaux en Italie. De temps à autre elle décidait de vendre, mais elle aurait voulu à la fois recevoir l'argent et garder en usufruit « ses montagnes et ses palais ». Les acheteurs se lassaient.

Ses amis Rothschild, qui n'oubliaient pas les services rendus sous l'empire par la jeune et radieuse comtesse, lui servirent jusqu'à la fin une rente qui aurait dû la mettre à l'abri du besoin. Mais elle n'avait jamais su ce qu'était un budget, et parfois, passant devant un fleuriste ou un orfèvre, elle dépensait sa pension du mois en une moisson de fleurs ou une perle rose. Alors, en rentrant chez elle, elle ouvrait sa bourse et constatait qu'il lui restait treize sous, « dix pour des fleurs et trois pour du charbon », écrivait-elle. Puis une visite rothschildienne écartait le spectre du suicide et elle attendait la nuit, dans le cabinet particulier qui lui servait de chambre, au bruit des couples joyeux qui chantaient et campaient dans son escalier.

La fin fut celle, solitaire et tragique, qu'avait prédite François de Castiglione à sa jeune épouse infidèle. Malade, quittant rarement son lit, elle faisait et refaisait son testament en des « crayonnages infernaux ». Nous avons cet étrange document. Elle veut être veillée par trois sœurs violettes et capucines. Défense absolue de donner des renseignements aux journaux : « Ni échos, ni articles, ni biographie, ni légende, ni histoire... » Deux uniques faire-part : l'un au roi d'Italie, l'autre aux deux barons de Rothschild, Alphonse et Gustave. Liste des personnes admises au convoi : c'est le petit personnel du Café de Paris et du restaurant Voisin, « sans cigares, ni électricité, ni cierges ». Dans la bière, ses deux chiens empaillés, Sandouga et Kasino, un sous chaque pied, formant coussins : « Les désire habillés beau, robe d'hiver bleue et violette à mes chiffres, et leurs colliers de fleurs roses et cyprès... » Déçue par les hommes, elle réservait ses dernières tendresses à deux chiens embaumés. C'était un cruel symbole. « Où il n'y a pas d'amour, avait-elle un jour écrit, il ne reste plus rien à la longue... » Sa vie n'est qu'une triste paraphrase de cette vérité.

Balzac aurait, de cette vie, fait l'un de ses plus beaux romans, car une passion va, dans cette existence, jusqu'à ce point extrême où elle détruit tout. L'amour paternel ruine Goriot ; la débauche sénile entraîne Hulot ; un miroir et ces miroirs aussi que sont les yeux des hommes conduisirent l'adorable Ermite de Passy jusqu'à la déchéance d'une étrange « Folle de la place Vendôme ». La biographie, le film sont tout faits. Deux titres possibles : *la Vierge au miroir* et *la Divine Comtesse*.

A PROPOS DE LA PERFORMANCE DE JACQUELINE AURIOL

AMAZONES DE L'AIR

PAR JULES ROY

ADRIENNE BOLLAND VIENT DE CÉLÉBRER LE TRENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA PÉRILLEUSE TRAVERSÉE DE LA CORDILLÈRE DES ANDES.

MARYSE HILSZ, QUI EN 1936 S'ADJUGEAIT LE RECORD D'ALTITUDE.

S'IL vivait encore, Jean Giraudoux aurait été bien obligé de faire monter l'amazone de l'air sur les tréteaux. Non parce que l'espèce semble gagner, comme un incendie, mais parce que l'aviatrice devient, bon gré, mal gré, l'héroïne des temps modernes, plus sûrement que les désespérées. Ondine pilotant des machines volantes et raflant des records du monde, et le chevalier von Wittenstein éberlué en regardant disparaître son étoile filante, pourquoi pas ? Et s'il lui demandait, à son retour, comment cela lui est venu, elle répondrait : « Comme ça, tout naturellement... » Mais elle mentirait.

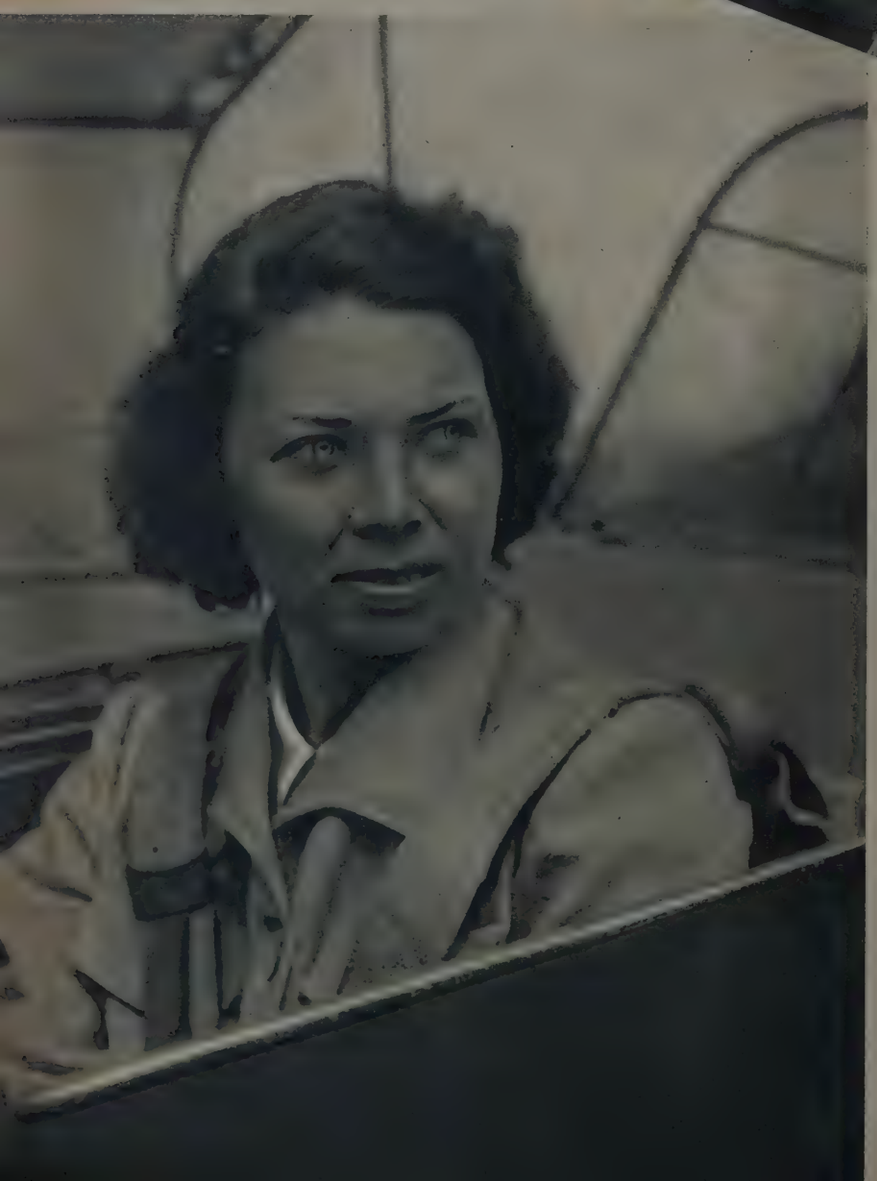
Hélène Boucher déclarait après sa victoire : « Devenir aviatrice fut mon rêve de toujours. J'ai sucé cet espoir avec mon biberon... » Et en observant Adrienne Bolland, qui vient de célébrer le trentième anniversaire de sa traversée de la Cordillère des Andes, on a l'impression que c'est vrai, que des mères inconscientes ont pu donner, sans le savoir, à ces filles de feu le philtre qui a fait d'elles des météores.

Pourtant, Anne-Morrow Lindbergh, à qui nous devons un grand livre, *le Vent se lève*, est une femme extrêmement douce et modeste. Elle avait

CI-DESSUS, HÉLÈNE BOUCHER PRÈS DE SON APPAREIL. CI-CONTRE, MARYSE BASTIÉ EN UNIFORME.

CHAMPIONNE DU VOL A VOILE, ELISABETH BOSELLI EST AUSSI POÈTE. MRS. MORROW-TAIT (A DROITE) ARRIVE A CROYDON.

Je tiens le soleil au bout de ma fronde bien serré...
Où trouverai-je, Ariès, meilleur danseur que toi ?
Désormais toutes les sources humaines sont taries.
Dans les déserts célestes, plus de paroles tendres,
ni d'épaules tièdes comme de jeunes chevreaux...
Voilà, Ariès, qu'il nous faut créer de rien, sinon
de notre propre substance...



AMELIA EARHART (CI-DESSUS) CONQUIT LA GLOIRE PAR SES RAIDS AU-DESSUS DES OCÉANS.

MARCELLE CHOISNET (A GAUCHE) DÉTIENT DES RECORDS DE DISTANCE EN LIGNE DROITE.

RENÉE SIX (A DR.), LILLOISE QUI HABITE CANNES, EST LA PLUS JEUNE AVIATRICE DE FRANCE (DIX-SEPT ANS).

JACQUELINE AURIOL S'ENTRETIENT, APRÈS SA TRÈS BRILLANTE VICTOIRE A ISTRES, AVEC LE PILOTE D'ESSAI GUILLAUME, QUI A ÉTÉ SON MONITEUR.

décidé de piloter avant même de rencontrer son mari. Qu'elle tienne le manche ou qu'elle assure la navigation astrale ou le trafic radio, elle considère tout cela comme tout à fait ordinaire. Laura Ingalls aussi, peut-être, quand elle tournait 980 « loopings » ou 714 tonneaux consécutifs. On n'imagine pas le nombre de femmes qui, depuis la baronne de La Roche, en 1910, pratiquent le pilotage. En 1929 il y avait douze femmes brevetées pilotes aux Etats-Unis ; en 1931, quatre cent soixante-douze. Une pour trente-sept hommes.

A vrai dire, nous ne saurions pas grand-chose de ce qui bout dans ces têtes-là si l'une d'elles, qui avait beaucoup lu Shakespeare, n'avait parlé. Comme c'était en même temps une aviatrice célèbre, et qu'elle a laissé le texte révélateur peu de temps avant sa disparition, il semble que nous puissions y trouver les raisons de cet étrange désir de s'en aller dans le ciel et au-dessus des mers chez des êtres que nous voulons tout de grâce et de fantaisie et pour qui la solitude semble l'épreuve la plus terrible.

« Je pourrais, bien entendu, écrivait Amelia Earhart, vous dire que je vole pour le progrès de la science et de l'aviation, et pour favoriser les amitiés entre peuples. Le malheur est que ce ne serait pas vrai. De sorte que je dois me rabattre sur des raisons de moins de poids, mais plus personnelles. » Elle avait pris part à un premier raid au-dessus de l'Atlantique avec Stulz et Gordon, comme passagère. Pendant le vol elle s'amusa. Elle sentit la joie de l'aventure qui frôle le désastre, mais l'aventure était incomplète. Un journal anglais imprima que les deux aviateurs auraient pu « tout aussi bien emporter un mouton ». Elle avait été « sur la ligne de touche », voulait « jouer le jeu », voler seule et mener l'aventure jusqu'au bout.

Elle avait une raison plus forte. La meilleure de toutes chez une femme qui a l'orgueil de son sexe : faire ce que les hommes font en tout ce qui demande intelligence, courage et volonté. Non pas imprudemment. Elle traite toujours ses moteurs avec infiniment de doigté ; simplement avoue-t-elle : « J'ai toujours aimé accomplir pour la première fois des choses nouvelles. » Nos deux Maryse (Hilsz et Bastié) pouvaient en dire autant. Mais le plus révélateur est sans doute le mot de Shakespeare qu'Amelia Earhart cite pour justifier sa vie : « Oui, c'est certain, il est dangereux de prendre froid, de dormir et même de boire. Mais je vous réponds, monseigneur, que de ce buisson, le danger, je tire cette fleur : la sécurité de mon âme... »

Elisabeth Boselli, diplômée des Sciences politiques, est une spécialiste de la haute école aérienne. Il y a trois ans elle battait le record mondial féminin d'altitude en planeur et rêvait de voler sur un avion à réaction. Frêle, petite, étrangement repliée sur elle-même, elle cache un regard orageux où éclatent les poèmes qu'elle écrit.

A présent, je sens bien qu'il faut que je repousse les livres et que j'essaie de me mesurer avec ces amazones. Elles m'intimident. Je me sens maladroit et désarmé. La brutalité, l'indulgence ou l'astuce ne sont pas de mise avec elles. Quel jeu jouent-elles ? Toutes les jeunes filles qui ont franchi les mers et sont tombées en panne sur les rivages où mouraient jadis les croisés, à des milliers de kilomètres de la France, toutes celles qui allaient, au lendemain d'un raid, s'endormir pour toujours dans les dunes d'une oasis, toutes celles qui ont battu les records de distance, d'altitude, de durée, quel secret cachent-elles ? Veulent-elles, comme Amelia Earhart, prouver qu'elles sont aussi courageuses que les hommes les meilleurs ? Travaillent-elles à établir le principe de l'égalité des sexes, ou simplement obéissent-elles à ce besoin de faire quelque chose de grand qui fût à leur portée, en refusant de le tenter dans l'ordinaire ? Faut-il encore tout ramener, en ce qui les concerne, au problème pascalien du divertissement ?

Fuient-elles les divertissements qui les lassent pour un autre divertissement à qui elles ont donné le nom de Dieu ? Ou la gloire ? Deauville suffit au divertissement, ou les salons de thé, à la rigueur, sans quoi Amelia Earhart n'aurait jamais déclaré qu'elle avait bu la meilleure tasse de chocolat de sa vie à 2.500 mètres au-dessus du Pacifique. Ce genre de divertissement qu'est l'avion n'attire point d'habitude les âmes vulgaires, car il se moque de toutes les conventions et brise les faibles. Selon la définition de Pascal, le divertissement n'a pour but « que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même », et il semble bien qu'une femme qui attend une longue journée l'heure favorable pour battre un record de vitesse ne cherche pas à laisser passer le temps sans le sentir. Il y a mille autres moyens plus agréables que celui de regarder, dans la fièvre des arènes, la porte d'où va sortir le fauve.

Quelques heures avant sa mort Hélène Boucher avait voulu retracer sa carrière et, dans les pages que publiait *l'Intransigeant*, elle expliquait son amour de l'aviation par ce besoin éprouvé et enfin réalisé d'être *seul maître de sa destinée...* Jusque dans le sacrifice suprême ? C'est ainsi qu'Iphigénie exigeait presque le sien :

Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas accepter qu'elle me fût ravie...

Eh bien, puisque le rapprochement avec Hélène Boucher a été voulu par elle, j'imagine que M^me^ Jacqueline Auriol, la nouvelle détentrice du record de vitesse sur 100 kilomètres à bord d'un avion à réaction, devait rouler derrière son front obstiné des pensées d'un ordre singulièrement moins élevé que celles de la gloire, dont on ne sait pas toujours que le manteau est tissé de fils d'or et de fibres d'orties.

Je suppose que la femme la plus vite du monde, la nouvelle dompteuse de Vampire, évaluait ses chances de réussite et d'échec, qu'elle se demandait peut-être, comme ses moniteurs, si elle ne déraperait pas trop dans ses virages ou si elle ne perdrait pas le contrôle de sa machine. Car le tumulte du moteur une fois déchaîné, il n'y avait personne d'autre qu'elle-même pour la tirer d'affaire, et c'est cela qui me ramène à cette solitude qu'ont affrontée toutes les aviatrices et qui est de tous les sentiments le plus terrible.

M^lle^ Boselli a écrit des pages exaltantes sur son métier, mais elle a écrit aussi :

Je porte comme une lourde croix les ailes qui me portaient sans peine...

Pour ma part, je ne demanderai pas à nos amazones d'où leur viennent leur amour de l'air ni ces étoiles secrètes qui éclatent soudain de leur cœur en pleine face du monde. Si je rencontrais l'une d'elles, je l'inviterais tout bonnement à boire un verre, en lui parlant de la pêche à la truite et des études de mes enfants, ce qui n'empêcherait rien, ni la gloire, ni l'honneur, ni le plaisir. Même pas de penser peut-être qu'elle est un honnête homme et un grand monsieur.

UN ARBALÉTRIER DU QUARTIER « DE LA PANTHÈRE » MONTE LA GARDE AUPRÈS DE SON PORTE-ENSEIGNE.

TOUTES LES RÉJOUISSANCES SE DÉROULENT A GRAND RENFORT DE CUIVRES, DE BUCCINS ET DE TAMBOURS.

LA FÊTE DU « PALIO » EST L'OCCASION D'UN GRAND DÉPLOIEMENT DE COSTUMES MÉDIÉVAUX. CI-CONTRE : LA BANNIÈRE MUNICIPALE DE SIENNE

LA RENAISSANCE ITALIENNE

REVIT A SIENNE TROIS FOIS PAR AN

UNE fois de plus l'Italie du *quattrocento* vient de revivre à Sienne, où s'est récemment déroulée, comme trois fois l'an depuis 1659, la fête du *Palio*. La ville offre à ces reconstitutions historiques un cadre idéal : la place del Campo, que domine l'hôtel de ville, bâti au XIV^e^ siècle par les citoyens de cette république qui était alors l'une des premières de la péninsule.

A cette manifestation équestre participent dix quartiers de la ville ou régions avoisinantes, représentés chacun par une équipe qui élit son capitaine.

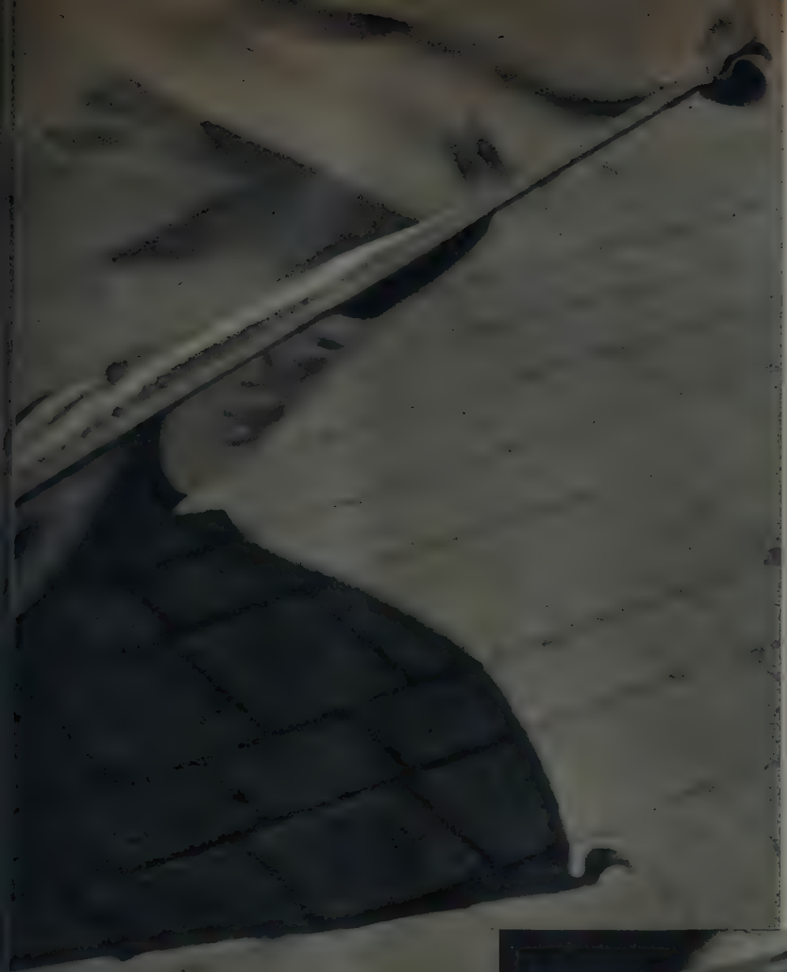
Les préparatifs donnent lieu à diverses formalités accomplies avec accompagnement de tambours et de trompettes : en présence du maire et d'un grand concours de peuple, les capitaines assemblés sélectionnent pour la course le meilleur cheval de chaque équipe ; un tirage au sort fixe la place de départ. Et tandis que les bêtes choisies sont menées à des écuries où on les garde jour et nuit chaque capitaine désigne son champion.

Le grand jour arrive enfin. Dès l'aurore les jockeys, comme les chevaliers avant le combat, vont communier en la vieille chapelle située sur la place qu'envahit une foule accourue de toute la contrée. Bientôt, précédé d'un héraut porteur d'une enseigne aux couleurs de la cité, s'avance, au pas solennel de quatre bœufs blancs, un char triomphal ; il transporte le *Palio*, la bannière qui sera remise au vainqueur de la course.

Le parcours de celle-ci est simple : trois fois le tour de la place... Il est rare que plus de quatre chevaux le terminent.

Après la compétition le vainqueur célèbre son succès par un service d'action de grâces, et les vaincus oublient leur défaite pour briller dans le cortège qui fait défiler dans les rues des dizaines de costumes médiévaux.

(Photographies : Atlantic Press).



VOICI LE DÉPART DE CETTE COURSE QUI, COMME CELLES DE BYZANCE, SOULÈVE DE VIOLENTES PASSIONS. ELLE NE FAIT CEPENDANT COULER QUE DES FLOTS DE CHIANTI, ET TOUTES LES RIVALITÉS S'EFFACENT BIENTOT DEVANT LA JOIE UNIVERSELLE.

CES COSTUMES ANCIENS SONT PLUS ESTHÉTIQUES, MAIS PLUS DIFFICILES A ENDOSSER QUE NOS MODERNES « COMPLETS ». IL FAUT SE FAIRE AIDER.

TOULOUSE-LAUTREC AU FEU DES ENCHÈRI

CIRCULER DANS LA SALLE N'ÉTAIT PAS FACILE.

LE « TOUT-PARIS » ÉLÉGANT SE PRESSAIT A LA SOIRÉE D'EXPOSITION

DEUX AMATEURS DEVANT LE TABLEAU DE GOYA QUI A ÉTÉ ADJUGÉ POUR 12.500.000 FRANCS.

M. ET Mme GOLDET EN DISCUSSION CORDIALE.

VINCENT VAN GOGH.

DEPUIS longtemps les grandes ventes ont une place de choix dans le calendrier de la « Saison » de Paris. Elles ont pris de plus en plus le caractère d'événements mondains depuis que la Galerie Charpentier s'est avisée de les faire précéder de présentations qui ont lieu après dîner et pour lesquelles on se dispute les cartes. La plus récente de ces « nocturnes » préludait à la dispersion d'un ensemble où des tableaux anciens et modernes accompagnaient un bel ameublement du XVIIIe siècle.

Meubles et tableaux provenaient de chez divers amateurs. Le souvenir de M. N. K..., le collectionneur hollandais dont les ventes après décès furent, on s'en souvient, l'occasion d'enchères « sensationnelles », était rappelé par un Goya tragique, *l'Incendie d'une ville*, et par un Velasquez de la période sévillane. Plusieurs des tableaux exposés étaient la propriété d'un amateur que le catalogue désignait par les initiales, discrètes mais transparentes, S. G. Qui n'aurait reconnu un célèbre acteur-auteur dont le goût pour la peinture est du reste notoire ? Il livrait à la vente, parmi les toiles qu'il possède, un Corot, un Monet, un Van Dyck et ce portrait où Edouard Manet a fixé les traits d'un des plus illustres barytons, Faure, qui fut Hamlet selon Ambroise Thomas et Don Juan selon Mozart.

Tout un soir durant une foule élégante piétina et potina devant les portraits cruels de Goya, la nature morte de Chardin, devant Toulouse-Lautrec et Canaletto, Berthe Morisot, Van Gogh et les peintres galants du XVIIIe siècle. Belle réunion, vraiment, dans la salle et sur la cimaise !

CHARDIN. « LES APPRÊTS D'UN DÉJEUNER »

HARDIN, COROT, VAN GOGH, GOYA, MANET,

« Pont de Chatou, 1887. »

Edouard Manet. « Portrait de Faure. »

Van Dyck. « Tête de vieillard. »

Goya. « Maria Vizenta Valdes. »

Goya. « Leonor Valdes. »

Nous reproduisons ici quelques-uns parmi les plus beaux tableaux qui ont figuré à cette vente.

On se rendra compte aisément de la qualité de ces œuvres, que les amateurs devaient se disputer. Leur intérêt ne devait pas faire oublier les objets d'art et d'ameublement, pièces d'argenterie anciennes, glaces, et la jolie pendule en biscuit de Sèvres, d'après Falconet. Les sièges et les meubles portaient l'estampille des meilleurs ébénistes du temps de Louis XV et de Louis XVI et attestaient la maîtrise de ces artisans en qui s'est incarnée, aussi bien que dans les peintres et les sculpteurs, leurs contemporains, une grande période du goût français.

TOULOUSE-LAUTREC. « SCÈNE DE RUE. »

B. MORISOT. « JEUNE FEMME ET PETITE FILLE AU JARDIN. »

LA VENTE A PRODUIT PLUS DE 71 MILLIONS DE FRANCS

AINSI qu'on pouvait s'y attendre, la vente avait empli la Galerie Charpentier d'une foule dense, où l'on remarquait, bien entendu, près de collectionneurs réputés, les principaux marchands de tableaux et aussi les représentants des grands musées.

Me Rheims, qui dirigeait, était assisté de MM. Metthey, Lebel, Dillée, experts. Comme on le pense, les enchères furent extrêmement animées et des prix très élevés furent obtenus.

C'est ainsi que le Goya appelé parfois *la Demoiselle au chien*, et qui est le portrait de Maria Vizenta Baruso Valdes, sur une mise à prix de 5 millions de francs, devait atteindre 12.500.000 francs. Ce fut là le plus gros prix obtenu au cours de cette vente. L'autre portrait de Goya, celui de Leonor Valdes de Baruso, fut adjugé 10 millions de francs, sur « départ » à 4 millions de francs. Immédiatement après il faut citer la nature morte de Chardin, *les Apprêts d'un déjeuner*, offerte à 2 millions de francs et vendue 4.500.000 francs. Cette toile, qui a figuré dans de nombreuses expositions et dont on retrouve la trace notamment en 1824 à la vente Gounod et plus tard dans les collections de Rothschild, a été fréquemment décrite et reproduite. Elle est certainement une des œuvres les plus remarquables du grand peintre français. Mais la peinture moderne serrait de très près sa devancière, puisque le très beau Van Gogh représentant *le Pont de Chatou* fut adjugé 11.500.000 francs sur un « départ » à 4.500.000 francs. L'*Adoration des bergers*, du Greco, fit 3 millions de francs.

Citons parmi les œuvres de la collection S. G... : le Corot, 1.700.000 francs ; le Monet (*les Pommiers*), 1.650.000 francs, et la *Tête de vieillard*, de Van Dick, 1.200.000 francs. C'est aussi 1.200.000 francs que fut vendu le portrait du chanteur Faure par Manet. La toile de Berthe Morisot que nous reproduisons fut adjugée 1.650.000 francs, et le Toulouse-Lautrec, 1.210.000 francs. Citons encore 1 million de francs pour le Velasquez, 1.090.000 francs pour le Breughel et 900.000 francs pour *les Deux Sœurs*, de Boilly. Au total, près de 71.500.000 francs, dont 65 millions pour les seuls tableaux.

LE COMMISSAIRE-PRISEUR ET LA SALLE GUETTENT LES BONDS DES ENCHÈRES.

A GAUCHE, LE VAN GOGH « GRIMPE » RAPIDEMENT. A DROITE, PRÉSENTATION DE LA TOILE DE GOYA QUI DEVAIT FAIRE LE PLUS HAUT PRIX DE LA VENTE.

DEMAIN, LA RADIO IMPRIMERA VOTRE JOURNAL A DOMICILE

par CLAUDE THOMAS

Les trois inventions : *Fac-Simile, Colorfax* et *Ultrafax,* utilisant les techniques de la radiodiffusion et de la télévision, permettent aujourd'hui de transmettre à domicile, pour un prix modique, des journaux et des magazines illustrés en couleurs, apportant des nouvelles aussi récentes que celles transmises par la radio. Désormais les textes lus par les speakers peuvent être non seulement entendus, mais lus et conservés. Outre-Atlantique ce nouveau mode de diffusion a déjà son code et ses standards, et une trentaine de stations « radio-fac-simile » desservent quotidiennement leurs abonnés qui reçoivent, sans quitter le coin du feu, « Dernières nouvelles » et « Editions spéciales ».

LE JOURNAL FAC-SIMILE STANDARD

On sait que le procédé « Fac-Simile » diffère du bélinographe par l'inscription directe du message à la réception sans développement ni manipulation. Il est depuis plusieurs années d'un usage courant dans les services météorologiques, la police et les grandes banques, où la transmission s'effectue par circuits téléphoniques. Cette dernière obéit à des règles analogues à celles de la télévision : l'image à émettre est « découpée » en signaux électriques et « reconstruite » à son arrivée sur le récepteur. Les variations du signal électrique font passer des particules infinitésimales de métal d'une lame d'imprimerie à un papier chimique. Ce procédé électrolytique assure la reproduction des plus fines nuances, du gris clair au noir d'encre. Aux Etats-Unis les signaux sont transmis par *modulation de fréquence,* largement utilisée déjà par les stations de radiodiffusion.

Format, cadence et durée d'émission font l'objet d'une réglementation établie, après plusieurs années d'essais, d'un commun accord entre journaux et stations de radio. Le journal fac-simile se présente sous la forme d'une bande sortant du récepteur accouplé au poste de radio à une vitesse légèrement supérieure à celle de la lecture moyenne, cela pour tenir compte des illustrations. Le format est celui d'un journal de quatre colonnes. En quinze minutes tombe un journal complet de quatre pages de 30 centimètres de longueur sur 25 centimètres de largeur.

MAGAZINES EN COULEURS A DOMICILE

L'envoi d'images en couleurs par radio-fac-simile et la reproduction *directe* de ces images sur papier à la réception furent réalisés expérimentalement dès la fin de 1947. Les opérations de découpage et de transmission sont sensiblement les mêmes que pour le noir, mais les appareils d'enregistrement se révèlent beaucoup plus compliqués. Ce système, baptisé Colorfax, utilise un disque filtrant animé d'un mouvement rapide qui sépare les couleurs les unes des autres. Chaque ligne de l'image en couleurs est « découpée » quatre fois par le rayon de lumière, laquelle est successivement bleue, jaune, rouge et noire. Toutes ces variations de lumière sont transformées en signaux électriques et émises par les ondes. A l'arrivée, le processus est inversé. Les signaux mettent en mouvement des crayons aux mines de couleurs qui retracent l'image sur le papier. Quand la cellule photoélectrique du récepteur « voit » du rouge, le crayon rouge fait un trait sur le papier. S'il s'agit d'une couleur secondaire, le mélange s'effectue en déposant deux couleurs primaires l'une sur l'autre. Les quatre crayons sont montés sur une plaque tournante, et chacun d'eux travaille l'image ligne par ligne. C'est dire que la vitesse de reproduction est quatre fois moindre que dans les réceptions ordinaires en noir et blanc.

Jusqu'à présent ce procédé n'a pas été appliqué aux journaux quotidiens, le coût de la copie originale étant trop élevé ; mais on peut prévoir la sortie prochaine de « magazines fac-simile en couleurs ».

UN MOYEN DE COMMUNICATION INFAILLIBLE

Grâce au fac-simile tout ce qui peut être dessiné, écrit ou imprimé — ainsi que photographies et tableaux — peut être reproduit à distance par la radio ou par téléphone. Cette reproduction a l'avantage d'être infaillible. Le fac-simile transmettra une erreur typographique si celle-ci se trouve dans l'original, mais il est incapable d'en faire une lui-même. Pour lui, les cotes d'un plan, l'alphabet grec ou les caractères chinois sont utilisables aussi bien que les lettres d'imprimerie courante.

Ces qualités en font un instrument précieux de communication, et si le « journal à domicile » a frappé le grand public, l'armée, la marine, les P. T. T., l'industrie n'ont pas manqué d'utiliser à leur profit le nouveau procédé. Dès 1948 l'armée de l'Air américaine a organisé un réseau de fac-simile reliant les principaux terrains d'aviation de la côte atlantique. La Marine lança de son côté des signaux à travers le Pacifique. Déjà, lors du débarquement de Normandie, les photographies prises par les avions d'observation avaient été transmises aux états-majors par ce procédé. Il fallait alors une heure de délai ; quelques minutes suffiraient aujourd'hui.

Les télégrammes transmis par fac-simile sont plus rapides, moins coûteux et plus pratiques, puisqu'ils parviennent au destinataire dans l'écriture même de l'expéditeur. Dans les banques il permet la vérification instantanée d'une signature. Dans les chemins de fer, les grandes usines, les firmes à succursales multiples il assure la transmission de messages et d'ordres écrits en exemplaires multiples. Les empreintes d'un individu suspect sont transmises et identifiées en quelques minutes par tout commissariat de police. Inversement, la photographie d'une personne recherchée peut être mise en circulation simultanément sur tout le territoire.

DE L'AGRÉABLE A L'UTILE

Le journal « fac-simile » n'est pas près encore de concurrencer le bulletin radiodiffusé ou le « téléjournal ». On peut cependant envisager dès à présent les possibilités nouvelles qu'il apporte avec lui. On a essayé, avec succès, de distraire les passagers des grandes lignes aériennes au moyen de bulletins d'informations captés en cours de route et reproduits sur place à la cadence de cinq cents mots à la minute.

On a sérieusement songé déjà à l'usage de la nouvelle technique dans le domaine de l'éducation. Les émissions de radio éducative sont, de l'avis unanime des auditeurs, parmi les plus suivies. Que dire des « cours-fac-simile » qui permettraient à tous de suivre à domicile un enseignement de leur choix !

Grâce au perfectionnement de l'Ultrafax, il est en effet possible de transmettre non plus quelques dizaines de lignes, mais des centaines de pages au cours d'une seule émission.

UN MILLION DE MOTS A LA MINUTE

En octobre 1948 les techniciens américains firent à la bibliothèque du Congrès la démonstration d'un appareil capable de transmettre et de reproduire des messages imprimés à la vitesse de la lumière. L'Ultrafax, ainsi découvert, combine photographie, radio et télévision. Il est, *grosso modo,* l'application de la télévision à la transmission des messages : ceux-ci, au départ, sont enregistrés sur film, télévisés, reçus et transformés en un nouveau film qui doit être développé. La vitesse remarquable de l'Ultrafax est possible parce que des pages entières sont transmises comme des images de télévision, au rythme de quinze à trente par seconde.

Une transmission selon ce procédé comporte six étapes principales :

— Préparation du texte à transmettre.
— Découpage de ce texte par la lampe cathodique.
— Tranmission de l'image sous forme de signaux radio-électriques.
— Réception sur un écran de télévision ordinaire.
— Enregistrement des images sur film.
— Développement, agrandissement du film.

En dépit des apparences, ces deux dernières opérations, les seules nécessitant une manipulation, ne retardent guère la transmission. En effet un appareil spécial permet de laver et de sécher le film en quarante secondes. Quant à l'agrandissement, il est effectué par une machine à fonctionnement continu à grande vitesse, semblable à celles utilisées pour la lecture du microfilm. Il va sans dire que l'Ultrafax convient plutôt aux communications commerciales qu'aux installations familiales ; l'équipement photographique de précision étant à la fois compliqué et fort coûteux. Seule la fabrication en grande série de ce matériel peut permettre son utilisation. Une combinaison de la télévision et de l'Ultrafax pourrait assurer, par exemple, la réception à domicile de diverses publications, tout en suivant à l'aide du même appareil le spectacle télévisé en cours. Les applications industrielles et commerciales apparaissent toutefois plus importantes. Ce système permet en effet l'échange international des programmes de télévision, la transmission simultanée en divers points du globe de renseignements techniques et d'informations militaires. (Une dizaine d'appareils Ultrafax seraient capables de délivrer en soixante secondes un ensemble de messages dont l'émission ordinaire demande une journée complète de vingt-quatre heures.) Il annonce encore la transmission des films dans des milliers de cinémas à partir d'un négatif unique utilisé dans le studio de production.

Les démonstrations effectuées à Washington ont porté sur la transmission de cartes stratégiques, d'instructions maritimes, de rapports financiers, de textes et de plans techniques, de graphiques, d'empreintes digitales et même de dessins humoristiques. L'expérience la plus spectaculaire a été la production à distance des 1.047 pages du roman *Autant en emporte le vent* en deux minutes vingt et une secondes ! Les techniciens assurent d'ailleurs que ce temps pourrait être ramené, grâce aux derniers perfectionnements, à une minute dix secondes cinq dixièmes.

Issu du « circuit électrique » imaginé par le physicien britannique Alexandre Bain en 1842, longtemps dédaigné au profit des machines électromécaniques, concurrencé un moment par le bélinographe, le *Fac-Simile,* doté des derniers perfectionnements radio-électriques, est capable désormais d'apporter en un temps record au domicile de chacun : le journal quotidien à éditions multiples, le grand hebdomadaire illustré, voire le dernier roman paru.

UNE VIE DE GOYA

Les biographies d'artistes ou d'écrivains célèbres courent le risque de fournir des récits anecdotiques en marge du principal, qui demeure l'œuvre qu'ils ont laissée. La vie de Goya écrite par Antonina Vallentin est au contraire un complément parfait de l'œuvre du peintre. André Malraux, quand il a lui-même consacré à Goya un essai magistral, a dit de ce livre l'an dernier ; « On ne saurait trop souhaiter le voir paraître en français. » C'est fait maintenant. Ce *Goya* (Albin Michel) n'est pas seulement un ouvrage indispensable dans toute bibliothèque d'histoire de l'art. La culture de tout honnête homme a de quoi s'en enrichir.

Le seul regret qui nous vient quand nous tournons ses pages est qu'il ne soit pas illustré plus copieusement. Nous sommes trop gourmands, à vrai dire : trente-deux planches, qui reproduisent des tableaux ou des dessins de Goya, nous apportent des évocations d'une prodigieuse intensité. Seulement le livre lui-même en évoque encore bien plus. C'est un des mérites d'Antonina Vallentin ; la vie de Goya, avec ses secrets, ses mystères, ses révélations, elle va la chercher là où elle est inscrite pour toujours : dans ces aveux irrésistibles dont un artiste se délivre quand il nous donne ses chefs-d'œuvre. Ce livre est une promenade dans un musée idéal où seraient réunis tous les ouvrages de Goya dispersés à travers le monde.

Le dirai-je ? Dans ce genre de révélations ce que j'aime le mieux, c'est ce qui reste inconnu : au bord de la découverte et de l'explication, la part de secret qui demeure impénétrable. Ainsi la vie elle-même est-elle le plus souvent, même quand elle déroule sous nos yeux ses plus claires apparences. A plus forte raison s'il s'agit d'une histoire déjà séculaire et, surtout, de l'histoire de Goya, ce peintre du mystère humain. Il n'y a pas de chapitre alors qui m'attire plus que celui qui s'ouvre sur une question sans réponse.

Au chapitre de la duchesse d'Albe, par exemple. Tout le monde sait quelle place cette princesse tient dans les tableaux de Goya — quelle place aussi cette femme a tenue dans la vie de l'artiste. Antonina Vallentin, qui évoque avec beaucoup de vigueur les personnages de la cour d'Espagne à cette époque, retrace de façon particulièrement heureuse la duchesse d'Albe, dont quelqu'un disait : « Elle n'a pas un cheveu sur la tête qui ne provoque le désir ; lorsque la duchesse passe dans la rue, même les enfants quittent leurs jeux pour la regarder. » La biographe de Goya ne néglige aucun trait pour nous restituer la vivante figure de cette femme qu'on ne saurait même pas dire vicieuse puisqu'elle ne concevait ni loi ni scrupule.

Mais cette évocation, brillante d'anecdotes, riche en détails piquants et pittoresques, se fait soudain plus sobre quand Goya entre en scène. « Aucune lettre ne nous renseigne sur les amours de la duchesse et de Goya. Aucun témoin ne les a surprises. » Une lueur seulement sur les rapports de ces deux amants, si exceptionnels l'un et l'autre par rapport à l'ordinaire de l'humanité. Voici la scène telle que Goya lui-même l'a décrite d'un trait de plume, un jour, dans un billet à un ami : « Tu aurais mieux fait de venir m'aider à peindre la d'Albe, qui est venue hier soir dans mon atelier pour que je lui peigne le visage ; cela me plaît mieux, certes, que de peindre sur toile. » Prodigieuse évocation que celle-là : la maîtresse princière d'un des plus grands artistes de tous les temps offrant ses lèvres à son amant non pour un baiser, mais pour qu'il mette toute sa passion à les peindre.

Pour le reste, c'est dans l'œuvre de Goya que la duchesse d'Albe revit le plus intensément. A tel point qu'on est tenté de la voir là où elle n'est pas, probablement. C'est un des mystères dont je parlais plus haut. Les deux peintures les plus célèbres de Goya : la *Maja vêtue* et la *Maja nue*, ont-elles eu la duchesse pour modèle ? Antonina Vallentin ne le croit pas. Non que la duchesse eût hésité à se faire peindre sans voiles, mais elle avait trente-huit ans alors et une beauté plus opulente. Le corps menu de la Maja est celui d'une fille de vingt ans. Il n'en reste pas moins que la légende a lié pour toujours le nom de la duchesse d'Albe à ce petit corps d'une inconnue.

On se trouve de façon plus troublante encore au bord de l'inconnu quand on arrive à l'épisode suprême, celui qui s'ouvre après la mort de Goya. Le peintre de tant de scènes horribles n'a rien imaginé qui dépasse l'aventure macabre de sa propre dépouille.

Goya meurt à Bordeaux en 1828. Il est inhumé au cimetière de la Chartreuse dans la tombe d'un ami espagnol, don Martin de Goicoechea, mort trois ans auparavant. Et puis, dans cette terre étrangère, il est longtemps oublié. Il faut qu'arrive le cinquantenaire de sa mort pour que l'Espagne songe à rapatrier le corps d'un de ses plus illustres enfants. On ouvre le tombeau en 1888 :

« Deux morts gisent côte à côte : Goya et Goicoechea. La destruction a fait une œuvre complète. Les planches des cercueils sont depuis longtemps effritées. Les ossements des deux morts sont mêlés au hasard. On les recueille dans un seul cercueil. On ne retrouve plus qu'un seul crâne. C'est celui de Goya qui avait disparu. Un admirateur passionné et aux goûts macabres a dû, au cours de ce demi-siècle, violer la tombe qu'aucune piété ne surveillait. »

Le crâne de Goya n'a jamais été retrouvé. Ses ossements, mêlés à ceux de son ami, ont fini par être transportés à Madrid, dans l'église San Antonio de la Florida. Au-dessus de sa tombe s'élève une coupole qu'il avait peinte autrefois : des anges voluptueux y accueillent, dans un lumineux paradis, de belles pécheresses qui ne sont peut-être pas très sûrement repenties.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

Y A-T-IL UN SYSTÈME D'ALAIN ?

Moins que tout autre, Alain se laisse enfermer. Existe-t-il chez lui un système au sens où Kant l'entendait ? Voyez ce qu'il dit lui-même au seuil de son célèbre livre sur les beaux-arts : « Le titre ne doit point tromper. Les idées ici proposées ne dépendent point de quelque idée supérieure d'abord posée... Au contraire, je me suis attaché à marquer les différences, les séparations, les oppositions... Mais il est arrivé, il me semble... que par les destinations et les oppositions la liaison s'affirmait d'elle-même... » D'elle-même, il le fallait bien !

On connaît la méthode de travail d'Alain — méthode d'où est sortie la suite des *Propos*, d'abord, puis toute son œuvre : une feuille de papier de dimension limitée qu'il s'agissait de remplir d'un trait et, si possible, sans repentir. Ce devait être un merveilleux exercice scolaire pour ses élèves ; ce fut aussi, pour lui, une fructueuse discipline. Aussi bien reconnaissons-y un procédé de journaliste, celui de la *Dépêche* de Rouen. On sait que cette sorte d'écrivains ne vise point d'ordinaire à édifier de monuments.

Alain, pourtant, y réussit. Des recueils de *Propos* aux volumes mieux coordonnés en passant par ces remarquables observations littéraires que sont son *Stendhal* ou son *Balzac*. Sans doute parce qu'il était, en même temps et avant que littérateur, philosophe. De la sorte nous pouvons chercher le centre d'intérêt, le point de vue, ce que les Allemands nomment si joliment Weltansschauung, la vision du monde, et que Bergson avait appelé l'intuition philosophique. Il ne paraît pas que la recherche soit facile.

J'ai consulté les professionnels : voici l'opinion d'Emile Bréhier dans sa grande *Histoire de la philosophie*. « Je ne puis, dit-il, que signaler cet intellectualisme qui affirme la rationalité du vrai, qui voit dans le beau la lumière de l'intelligence, qui pense que l'on peut le mieux saisir la pensée dans la production qui se réalise, dans la technique artistique, par exemple. » Avouons que nous restons sur notre appétit.

Mieux vaut — beaucoup mieux — se tourner tout de suite vers l'un de ces fameux « élèves d'Alain », et non des moindres, qui vient précisément de s'attaquer au problème qui nous intéresse : j'ai nommé André Maurois.

Certes au seuil de son récent et très remarquable *Alain*, le disciple déclare : « Exposer un système d'Alain, lui-même ne l'a pas fait. Les déductions bien enchaînées lui inspirent une juste méfiance. » Et plus loin il souligne que les idées d'Alain valent surtout « non par la charpente logique, mais par les métaphores et paraboles, par la profonde poésie ». Après quoi nous pouvons constater qu'il procède, à son tour, par énumération. Mais l'énumération d'André Maurois n'est point conduite au hasard. Neuf chapitres, après l'introduction, neuf portes ouvertes sur l'univers du penseur. On verra qu'elles sont singulièrement révélatrices sur sa vérité intérieure.

Déchiffrons rapidement. Perception ? Elle exige la collaboration du donné et de l'esprit. Essences ? Elles n'enferment point le réel. Liberté ? Les lois n'expliquent pas le monde, c'est nous qui l'expliquons par les lois. Passions ? Une saine gymnastique les domine sans les supprimer. Relations humaines ? Il faut servir et résister en même temps à tout ce qui réclame le service. Arts ? Fixation d'une passion à partir d'une matière. Religion ? Une hiérarchie croissante, de l'illusion à la vertu. Style ? Nécessité poétique. Conduite ? Le mot contient à lui seul sa morale : ne suffit-il pas en effet de se diriger ? Et le livre s'achève sur le terme qui est peut-être la clef exacte que nous cherchions : « radical » — à quoi André Maurois ajoute : « Et fier de l'être. »

Alain radical ? La clef s'applique-t-elle aux neuf portes ? Convient-elle aussi à cet étonnant philosophe qui reprend Descartes, mais rejette la garantie divine, qui admire Stendhal et cite à chaque ligne Auguste Comte, qui explique la société par ses enfances et repousse avec énergie le joug de l'histoire ? Peut-être, pourvu que par radical on puisse entendre ceci : un demi-sceptique qui a le goût de croire, un optimiste qui ne trouve d'autre encouragement qu'en lui-même ; pourvu que ce radicalisme finisse par ressembler, somme toute, à une sorte d'humanisme stoïcien.

Je ne sais si le vieux maître accepterait l'étiquette et j'ignore si André Maurois l'admettrait pour lui. « On dit qu'un Stoïcien inconnu, note quelque part Alain, avait écrit *Contre ceux qui croient qu'il y a des idées vraies et des idées fausses*. Ce titre est plein de sens pourvu que l'on sache bien que les Stoïciens étaient dogmatiques. » Et il ajoute : « Nous savons aussi, par quelques débris de leur doctrine, mais en vérité presque suffisants, que « le » sage ne se trompe jamais ». En vérité, je crois qu'il est près de se rallier à cette définition de la sagesse. Oui, s'il y a un système d'Alain, c'est bien dans une telle voie qu'il convient de le chercher.

De le chercher et non de le juger. L'heure est — tardivement — aux honneurs. J'imagine le philosophe souriant au laurier qui vient de lui être décerné. Je l'imagine modeste — pour ne pas dire plus — après les années difficiles que viennent de lui infliger l'âge et l'existence. Je l'imagine satisfait, représentant d'une génération qui avait le bonheur de croire à l'homme, d'une génération qui pouvait écrire sans arrière-pensée : « Il est merveilleux de penser à cette multitude d'actions barbares qui sont comme impossibles à un homme moyen de chez nous. » Voilà, je crois, ce qu'il faut aussi avoir sans cesse à l'esprit quand on cherche le système d'Alain : la confiance.

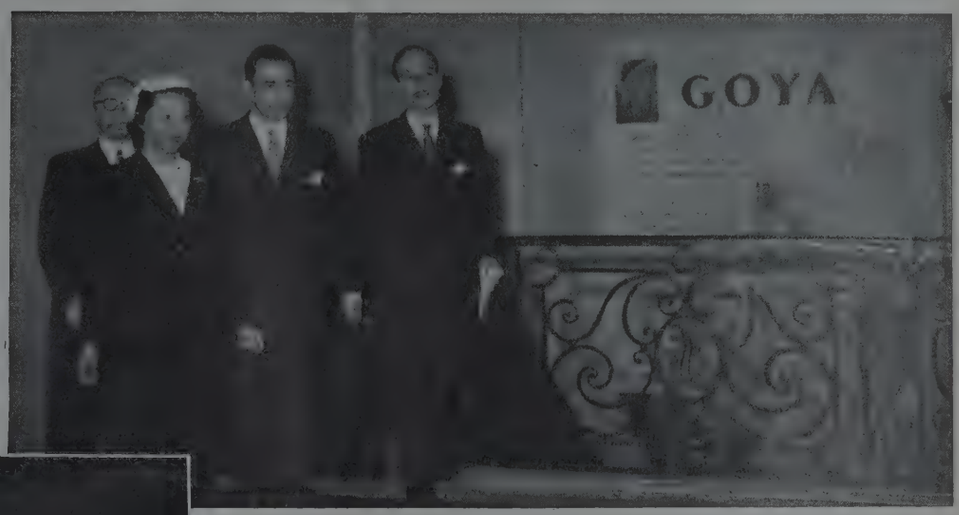
LE MAI MUSICAL

DE BORDEAUX

M. Julien Cain (a g.) a l'inauguration.

Le Mai musical, qui s'étend sur deux semaines, comporte un programme de grands concerts symphoniques, de récitals, de spectacles lyriques et chorégraphiques. Aussi souhaité-je n'avoir pas mal étreint, ayant presque trop embrassé... En quarante-huit heures assister aux répétitions et à la création mondiale des *Saisons* d'Henri Sauguet au Grand Théâtre, entendre Segovia au château de La Brède, dans la bibliothèque de Montesquieu, et faire maintes pieuses visites à l'Exposition Goya, c'est là une charge émotive un peu considérable. Mais ne nous plaignons pas que la mariée soit trop belle... La ville, associant la peinture à la musique, à la danse et aux belles-lettres, a voulu consacrer sa première exposition internationale à Goya, exilé octogénaire qui vint, quatre ans avant sa mort, choisir Bordeaux comme patrie d'adoption. Je renonce à décrire le merveilleux ensemble — peintures, tapisseries, dessins et eaux-fortes — réuni sur l'initiative de M. Jacques Chaban-Delmas, député-maire de Bordeaux, et de la municipalité, par les soins de M^me^ Martin-Méry, conservateur au Louvre. La plupart de ces œuvres quittaient pour la première fois musées et collections d'Espagne ; quelques-unes n'avaient jamais été exposées. Avec la même générosité, les musées de France, la Bibliothèque Nationale et les collectionneurs français y ont ajouté leurs richesses. De sorte que nous nous trouvons en présence d'une des plus importantes manifestations qui aient été réalisées à la gloire de Goya. On y admire — « à l'avant-garde de la sensibilité moderne » — d'ultimes chefs-d'œuvre de la période bordelaise et des années de France ; et d'autres, inconnus de nous, tel ce magnifique portrait du poète Moratin, venu de Bilbao. On y voit encore les extraordinaires tauromachies peintes à Paris, pendant le court passage de l'artiste dans la capitale, l'adorable portrait de Marianito, petit-fils du peintre, et le poignant, le dramatique *Garrotillo* qui creuse si loin dans le cœur et la chair. « On ne peindra plus jamais ainsi... », s'écriait Edouard Rosales. Et nous qui contemplons ces merveilles, la nostalgie nous prend à penser qu'elles regagneront bientôt leur demeure lointaine et qu'il ne nous sera peut-être plus permis de nous trouver face à elles. Admirons aussi le *Livre de Raison*, récemment acquis par la municipalité : il rayonne dans sa vitrine avant d'aller prendre définitivement place au musée de Bordeaux.

A l'exposition Goya, le jour du vernissage.



L'organisatrice de l'exposition, M^me^ Gilberte Martin-Méry, arrive au vernissage avec M. Chaban-Delmas et S. A. R. don José de Bavière.

Et puis nous voici au château de La Brède, où naquit et aima vivre Montesquieu. Demeure vénérable au décor intouché : la bibliothèque et la chambre de l'écrivain sont telles qu'elles furent de son vivant ; et sur sa douve immobile le château féodal s'élève, presque intact, au milieu d'un calme paysage de pins et d'arbres verts. La musique est bien chez elle en cette vaste bibliothèque aux sept mille volumes, devenue salle de concert par la grâce de M^me^ la comtesse de Chabannes, descendante directe de Charles-Secondat de Montesquieu, baron de La Brède. Et Segovia, à la guitare miraculeuse, ne fut jamais plus inspiré. La veille, nous avions assisté à la création de l'œuvre de Sauguet ; on en donnait, le soir même, la seconde représentation. Non, nous n'avions pas été séduits trop vite. Le charme s'affirmait, précisant l'impression première. Le musicien Sauguet, le chorégraphe Massine, le peintre Jacques Dupont ont fait des *Saisons* un poème du son, du geste et de la couleur. Acceptons le sous-titre proposé : « Symphonie allégorique », ajoutant que la réalisation dépasse la promesse puisque la partition assemble chœurs, soli, danse et symphonie, dans la tradition classique d'un Destouches ou d'un Rameau. Et si, comme disait Hugo, Bordeaux c'est un peu Versailles, Sauguet, à qui sa ville natale vient de faire un accueil chaleureux, en témoigne délicatement. L'argument est simple : au rythme des saisons, la nature s'éveille, resplendit et s'endort ; des personnages allégo-

Goya. — « Portrait de Ferdinand VII. »

LA FAISANE ET LES LAPINS, UN GROUPE DE « L'AUTOMNE » DANS LE BALLET D'HENRI SAUGUET, « LES SAISONS », CRÉÉ AU FESTIVAL.

riques, dans un paysage immuable que transfigurent lumières ou ombres, la conduisent à ses métamorphoses successives. Sur ce thème dangereux par sa convention même Henri Sauguet a su broder de subtiles variations. Car la danse — *Mirages* et *les Forains* nous l'ont appris — fait jaillir en lui l'essentiel de son tempérament poétique : il s'exprime ici en de gracieuses courbes mélodiques, de délicats raffinements harmoniques, une orchestration chatoyante. Les chœurs et jeux d'enfants apportent leur fraîcheur à cette allégorie. On songe à Versailles et au vœu du grand roi : « De l'enfance... il me faut de l'enfance... » Mais les auteurs des *Saisons* ont procédé davantage par analogie que par représentation directe, exception faite pour le premier tableau du « Printemps », aux tons fermes et crus. Mais le symbole s'impose mieux à la germination que suggèrent « les Sèves », belles filles souples et musclées s'activant pour la nature en travail. Bientôt le soleil rutile, la nature flambe ; puis l'orage couche les fleurs : « premier coup de cymbales de l'automne » ; déjà crissent les feuilles mortes ; et la chasse cruelle pourchasse les biches. A nouveau, les petits s'encapuchonnent ; la fraîcheur des neiges assoupit le paysage feutré de blanc gris. Un mélancolique decrescendo ramène le rythme initial, et le rideau de brume descend tandis que la nature se cache au creux du vieil arbre et que les enfants chantent, pianissimo, la grande nuit de l'hiver.

Les Saisons ont été servies par une exceptionnelle distribution. Il me semble superflu de redire la technique et la discipline parfaites des ensembles et la virtuosité incomparable des solistes de la Compagnie du marquis de Cuevas ; avec Rosella Hightower, au grand style, Skibine, Soleil éclatant et superbe, Zoritch, vivace et juvénile, on est comblé. Les chœurs d'enfants (maîtrise de la Radiodiffusion française, que dirige Marcel Couraud) enchantent par leur musicalité juste et pure. La chorale mixte du Grand Théâtre s'est acquittée consciencieusement d'une tâche difficile et l'orchestre municipal, sous la baguette précise et sensible de Gustave Cloez, ne mérite que louanges.

L'AUTEUR (A DROITE) EST FÉLICITÉ A L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION.

M. Chaban-Delmas, député-maire de Bordeaux, arrive au Théatre.

A La Brède, don José de Bavière avec S. Vegh, du célèbre quatuor.

A g., l'infant don José et la comtesse de Chabannes. A. dr., Poulenc.

Les costumes de Karinska marquent d'exquises réussites — les Feuilles mortes entre autres — et quelques erreurs, telle l'étrange vêture des choristes, qu'on s'explique mal. La chorégraphie de Massine est d'une beauté saisissante : il a su trouver la poésie et l'harmonie intimes des saisons. C'est d'un grand maître. Le décor de Jacques Dupont — unique mais divers — se borne à un vieil arbre aux bras suppliants tendus vers des lointains vagues et illimités. Eclairage et rideaux de gaze suffisent à renouveler le rythme pictural — conception heureuse et fort bien réalisée.

Le spectacle a été acclamé. Au soir de la première Paris était avec Bordeaux pour applaudir trois artistes qui dans leur accord profond ont associé l'immuable et le mouvant. Car Francis Poulenc, Georges Auric, la comtesse Jean de Polignac, la vicomtesse de Noailles et de nombreux amis ou admirateurs parisiens ont joint leurs ovations à celles des plus hautes personnalités d'Espagne, de France, de Bordeaux et d'ailleurs. Ainsi nos grandes provinces, grâce à la politique de décentralisation si fort au goût de notre temps, devancent-elles, par une création de cette importance, les entreprises de la capitale. Ce qui suffirait à témoigner de la vitalité d'un festival et à en justifier l'existence.

L. Maurice-Amour.

"LE BAL DU PONT-DU-NORD", A L'OPÉRA-COMIQUE

PAR ROBERT KEMP

L'ANIMATION et la verve de ce ballet sont communicatifs. Un public allègre, dont les voix intérieures chantonnaient l'antique complainte flamande dont des débris nagent dans toutes les mémoires, y a pris le plus vif plaisir. Les auditeurs d'au delà de la Somme, surtout, ramenaient du fond de leur enfance au *Pont-du-Nord danser, Mets ta rob' blanche et ta ceintur' dorée* et la conclusion si morale et si pédagogique : « *Voilà le sort des enfants o'stinés...* », compagne de tendres gronderies. On est toujours sûr avec l'hameçon des vieilles chansons françaises de pêcher tous les suffrages. Pour combien de temps encore ? Savent-ils aussi bien les petits d'aujourd'hui *le Pont-du-Nord* et celui *d'Avignon, le Pommier doux,* les *Dix Filles dans un pré* qu'ils savent *Ma Pomme* et *Prosper* ? Les éducateurs veillent à les orner de ce beau trésor. Ils font bien.

Allégresse, oui, plutôt que pitié. La pauvre Adèle a beau se jeter dans le canal, tout étourdie d'avoir follement dansé à la ducasse du Pont-du-Nord, malgré la défense que lui en faisait son père, le carillonneur ; et tous ceux qui gambillaient tout à l'heure et se désossaient si drôlement ont beau former un cortège funèbre derrière le corps que vient de repêcher le galant — le galant par qui elle s'est crue abandonnée pour Marion son amie, parée de ses gants et d'un masque — les dernières scènes seules sont pathétiques... Tout le reste est joie populaire. On pense aux « magots » de Téniers, aux monstres de Jérôme Bosch, à Breughel... L'argument de M. Devillez insiste sur les jovialités. La chorégraphie de Léonide Massine, davantage ; qu'il a gardé, ce Massine, glorieux, chevronné, une imagination riche et spontanée ! Il invente toujours des pas, des attitudes, des dislocations de pantins, comiques mais élégantes... Je le trouve merveilleux !

Et il faut dire que ses danseurs l'ont compris et servi. Mlle Vaussard et Mlle Lebertre — Adèle et Marion — sont la même fraîcheur et la sveltesse ; impondérables avec cela ; à peine au sortir de l'enfance. La première, notamment, nous a enchantés. Et Michel Gevel, dans les rôles du père, de « celui qui donne des coups de pied à la lune » et du Roi des Badauds, Mlle Signorelli, Tcherkas, Reynald, Riche, tous leurs camarades, grouillant sur l'étroit plateau, rivalisaient dans la fantaisie et les « élévations ». J'ajoute tout de suite que les rideaux, décors, costumes de M. André Masson ont de l'éclat, frappent l'œil et sont poétiques.

Venons à l'essentiel : la musique de ce jeune musicien français, Jacques Dupont. Elle sonne bien ; elle sonne constamment fort, et les tympans parfois demanderaient grâce... Mais elle est variée, bien écrite. Sans effort vous devinez qu'en grande partie elle forme une suite de « variations » sur l'air du *Pont-du-Nord*. Cassures de rythmes, le binaire et le ternaire ; étirements, déguisements ; un bémol ou un dièze venant tout à coup rétrécir ou gonfler la très ingénue mélodie populaire. Toute une prestidigation. Le vieil air est comme le chapeau de feutre dont les escamoteurs font une auréole, un hennin, le bonnet du forçat, le bicorne de Napoléon, un béguin, une coiffe bretonne... La « grande variation » est une forme noble de la musique... Je ne sais si ce bref et puéril air du *Pont-du-Nord* mérite ce travail de patience. En tout cas M. Jacques Dupont y fait merveille ; en très habile écolier qui a appris tous les secrets et qui a le tour de main... A dire vrai, ces exercices, en effet, demeurent un peu scolaires. J'ai la faiblesse de préférer l'invention des motifs. M. Dupont a mêlé à ce thème un peu du sien et quelques souvenirs du folklore. Mais il ne s'agit point de comparer sa partition à la géniale *Namouna,* par exemple, où tout est neuf. Il a usé des ondes Martenot avec générosité. Elles ont pour quelque temps encore leur petit effet de surprise. Et aucun instrument ne gémit aussi humainement qu'elles.

Le nouveau ballet voisinait avec l'admirable *Ballade de la geôle de Reading,* d'Ibert, qui lui est supérieur par l'originalité « en profondeur » et le style ; et avec les odieuses *Heures,* de Ponchielli, qui ne le valent certes pas ! « Les Heures sont lourdes », chantait Xavier Privas... Lourdes, malgré Mlle Kergrist, qui danse bien, mais qui mérite mieux son succès dans la *Ballade* d'Ibert.

Venait enfin le *Concerto* de Tchaïkovsky, ses rosalies, ses pluies de perles, sa vulgarité d'idées et son élégance d'écriture. Le paysan parvenu qui s'est payé un bon tailleur.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « ALL ABOUT EVE »

Voila une œuvre qui nous arrive chargée de lauriers. L'Association américaine de la critique lui a donné le prix du meilleur film de l'année en même temps qu'elle désignait J. L. Mankiewicz à la fois comme le meilleur réalisateur et le meilleur scénariste et Bette Davis comme la meilleure interprète féminine. L'Académie royale cinématographique de Grande-Bretagne a confirmé ce jugement et désigné *Eve* comme le meilleur film de 1950. D'autre part il a reçu l'Oscar du meilleur film de l'année, tandis que son producteur, Darryl Zanuck ; son scénariste-réalisateur, Mankiewicz ; sa vedette masculine, George Sanders, et son décorateur, Charles Le Maire, collectionnent à eux quatre six autres Oscars. Enfin le festival de Cannes lui accorde le prix pour qualités exceptionnelles et couronne Bette Davis comme vedette féminine.

Le plus curieux est que cette avalanche de récompenses va à un film qui remporte un gros succès auprès du public et qui, d'autre part, retient l'attention des compétences par une originalité beaucoup plus profonde qu'apparente.

Toutefois des réserves ont été émises, et il convient de commencer par les examiner avant de déterminer les véritables qualités de cette œuvre. La plus couramment exprimée consiste à ne voir dans *Eve* qu'une suite de scènes théâtrales. Il est bien certain que le dialogue est exceptionnellement abondant, qu'il offre une qualité littéraire incontestable et qu'il est joué dans un style qui s'apparente de plus près à celui de la scène qu'à celui de l'écran.

En revanche, pour le spectateur attentif qui ne se laisse pas dominer par la première impression (et il faut avouer qu'il est nécessaire de revoir au moins une fois *Eve* pour être en mesure d'en distinguer toutes les richesses), l'image non seulement est aussi fertile en prolongements que la parole, mais elle constitue un contrepoint suggestif, et la légère emphase des acteurs ainsi que leur souci manifeste d'exécuter avec brio leur numéro se trouvent justifiés par le fait que les personnages qu'ils incarnent appartiennent tous au milieu du théâtre et participent au décalage qui y règne par rapport à la vie quotidienne.

Ce qui est plus exact, c'est que pour la première fois nous nous trouvons en présence d'un scénario original qui, sans renoncer le moins du monde aux moyens d'expression propres au cinéma, les combine avec une analyse psychologique d'une profondeur généralement réservée aux romans et avec une perfection de style dont seules les pièces les plus littéraires donnent l'équivalent. Aussi serait-ce se tromper sur l'apparence que de reprocher à l'auteur de s'être contenté d'un point de départ banal.

L'actrice mûrissante qui se trouve prise entre la crainte de ne plus pouvoir jouer les rôles de jeune fille qui ont assuré jusqu'alors son succès et son amour pour un homme de près de dix ans plus jeune qu'elle, la jeune intrigante qui cache sous des dehors angéliques une froide méchanceté, qui ne reculera devant rien pour obtenir le succès auquel elle aspire, le cynique blasé qui observe les évolutions des êtres comme celles d'animaux plus curieux que malfaisants, mais qui se trouve parfaitement capable d'agir avec efficacité lorsqu'il a un intérêt quelconque à le faire, ne sont certes pas des personnages nouveaux.

La célèbre actrice américaine Bette Davis a remporté un nouveau triomphe dans « All about Eve », le film aux multiples oscars.

Mais ils sont renouvelés parce qu'ils dépassent de très loin le cliché conventionnel et qu'ils sont doués d'une individualité propre (au point que certains critiques newyorkais y ont vu une sorte de film à clef).

De même si les coulisses d'un théâtre sont un décor dont la photogénie a été depuis longtemps exploitée, on n'avait peut-être jamais vu avant *Eve* une description de leur atmosphère qui eût à la fois autant d'exactitude que de pittoresque, capable de fasciner le profane et de ravir l'initié.

Enfin, rien de moins conventionnel que le dénouement qui satisfait à la fois aux exigences de la vraisemblance et de la morale : l'intrigante se trouve punie (ou du moins se prépare à être punie) non par ceux qu'elle a fait souffrir (et qui d'ailleurs se sont continuellement trompés sur sa véritable personnalité et sur ses véritables méfaits), mais par une nouvelle intrigante encore plus jeune, plus suave et plus féroce qu'elle.

Soirs de Paris

PAR MARCEL IDZKOWSK

Dans *la Belle Image*, que Claude Heymann vient de porter à l'écra d'après l'œuvre de Marcel Aymé, le héros... change de tête pou plaire à sa belle !

Les producteurs de ce film — que nous verrons bientôt à Paris — ont voul qu'à notre tour nous abandonnions ce physique dont nous sommes si fier et c'est à un dîner de têtes... de rechange qu'ils nous convièrent à la Tou d'Argent.

Les meilleures compositions furent incontestablement celles de Suzann Flon, transformée — et méconnaissable — en personnage de Dubout, et Sophie Desmarets, en femme à barbe. Jean-Denis Maillart succombait sou le poids d'une jument verte qui lui cachait la tête. Le peintre et la jume se séparèrent au moment du dîner pour des raisons alimentaires.

Mes joyeux confrères ainsi que les photographes avaient de joli moustaches 1900, des faux nez, des barbes en pointe ou d'étonnantes perruque et comme nous nous cachions sous cet anonymat d'un soir nous pûm allégrement médire de nos prochains.

Vers 1 heure du matin, démasqués et redevenus sérieux, nous nous assîm sagement dans un salon du rez-de-chaussée de la Tour d'Argent et nous vîm *la Belle Image*.

De belles images.

Un bon film.

Pour la première des ballets de l'Amérique latine à Marigny, Simon Volterra et Peyronnet de Torres avaient composé une salle éblouissante, les ambassadeurs des nations d'Amérique du Sud auront pu apprécier qualité d'une grande soirée de Paris.

Rien n'est plus difficile que de créer un climat de « première », et il e évident que les invités doivent être interchangeables suivant le genre spectacle auquel ils sont conviés. Pour les ballets ce fut à la fois une sal internationale et parisienne, civile et militaire, diplomatique et mondaine, nous eûmes même droit à deux innovations : le deuxième balcon était occu par une centaine de polytechniciens et les loges d'orchestre (fleuries) étaie réservées, d'une part, aux ambassadeurs, et, de l'autre, à la haute coutu qui nous avait délégué ses plus jolis mannequins et ses plus récent créations.

Ce savoureux cocktail fut très apprécié par cette salle où l'on remarqua Mme Jacqueline Auriol, toute auréolée de son récent record de vitesse s 100 kilomètres avec un avion à réaction « Vampire » ; les attachés militair naval et de l'air auprès des ambassadeurs à Paris, ce qui nous valut u

DANSES INDO-AMÉRICAINES

A g. : Si Hassan El Glaoui, le jeune fils du pacha de Marrakec
A dr. : Jacqueline Auriol, accompagnée de son mari, Paul Auric

TÊTES DE RECHANGE A LA TOUR D'ARGENT

François Périer s'entretient avec Me Floriot qui a emprunté la perruque de Carlo Rim.

Sophie Desmarets, Beydts, Françoise Christophe, Fr. Villard.

chantillonnage très pittoresque des uniformes les plus divers, de ceux des naréchaux de la Royal Air Force à ceux des officiers étrangers, sans oublier es généraux français.

M. André Le Troquer avait pris place dans l'avant-scène de Mme Simone Volterra et, à l'orchestre, les habitués des galas eurent l'agréable surprise de encontrer, en dehors du Tout-Paris, de S. A. R. le duc de Ségovie au régent e la Banque de France, M. W. Baumgartner, les dirigeants des grandes ntreprises.

Quel joli conseil d'administration on aurait pu composer avec MM. Louis Breguet, Robert Morane, Henri Potez, Bercot, Lefaucheux, Max Hymans, ean Marie, Gustave Aduze-Faris, Roger Garour, Louis Armand, Margot Noblemaire, Olivier Moreau-Neret, Joseph Deschamps, Jean Reyre, Maxime e Marjerie, auxquels seraient venus s'adjoindre M. Jacques Fougerolle, résident de la Chambre de commerce, MM. Bloch-Lainé et Gœtz !

Ces éminentes personnalités furent évidemment moins photographiées que e professeur Pasteur Vallery-Radot, le général Weygand, les couturiers pariens, MM. Quinones de Léon, Léon Bailby, Guy de Wendel, Gaston Bergery, a duchesse de Maillé, le prince Charles d'Aremberg, André Maurois, le profeeur Mondor, Philippe Hériat, Gérard Bauër, Me Maurice Garçon. Mais omment ne pas admirer le savant dosage de cette première !

Le spectacle n'était pas que dans la salle : Joaquin Perez-Fernandez se fit pplaudir pour le goût avec lequel il présenta ses ballets.

C'est un merveilleux animateur.

Il sait choisir ses costumes, ses décors, ses éclairages, ses chants, ses musiques, ui constituent un ensemble aussi harmonieux que pittoresque. Ses danses ypiques ne sauraient nous faire oublier Katherine Dunham ou Carmen Amaya, ais là n'était point son ambition.

Après son succès Joaquin Perez-Fernandez est chaleureusement félicité par le duc de Ségovie et baise la main de la duchesse de Ségovie.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR

DEUX SPECTACLES DE CHANSONNIERS

Les chansonniers sont gâtés. On les considérait autrefois comme des anarchistes sentimentaux, des enfants terribles à qui l'on passe tout, parce qu'on ne peut pas faire autrement. On les redoutait dans la mesure où ils faisaient rire, et sans leur attacher au fond grande importance. Ils étaient bohèmes avec candeur, ce qui les excluait pratiquement de ce qu'on appelait la société. Les temps ont bien changé. Le classique chansonnier montmartrois est irrémédiablement passé de mode. Les derniers venus dans la carrière s'habillent comme tout le monde et défendraient les institutions au péril de leur vie. « Grattez l'ironiste, vous trouverez l'élégiaque », disait Barrès. Si l'on gratte aujourd'hui le chansonnier « rosse », on ne tarde pas à découvrir le fils de famille ou, mieux encore, le fils du peuple qui aspire aux délices bourgeoises. Et cela se conçoit assez : le public des cabarets montmartrois ne se recrute pas chez les manœuvres, même qualifiés. Aussi ce que d'aucuns appellent le fouet de la satire n'a-t-il rien du knout. Si leurs chansons étaient vraiment corrosives, aurait-on si largement ouvert aux chansonniers les portes de la Radio nationale ?

Mais ce succès leur crée des obligations. Une plaisanterie ressassée n'amuse plus. Les chansonniers doivent donc se renouveler, s'ils ne veulent pas être traités de radoteurs. Or je crains que beaucoup d'entre eux ne s'endorment trop facilement sur leurs lauriers. Est-ce à dire qu'on doive porter ce jugement sévère sur les dernières productions de la Lune Rousse et de la Tomate ? Pas à proprement parler. Pourtant...

A la Lune Rousse, que dirige le sympathique Jean Marsac, le spectacle est le plus traditionnel qui soit. Victor Vallier, Edmond Meunier, Jean Marsac lui-même, Jean Rigaux, André Rochel, Jacques Grello, Jean Raymond et leur « présentatrice » Claudette Falco débitent à tour de rôle leurs petits couplets. L'étoile de la troupe est Jean Rigaux, qui mérite sa réputation d'amuseur irrésistible par son assurance, son comique naturel, sa mimique renforcée d'onomatopées, de gloussements, de clappements, de grognements, etc. Il n'y manque guère que les borborygmes. Bref Jean Rigaux est un interprète de premier ordre et son action sur le public procède en outre du fait qu'il semble toujours improviser. Mais entendez-le deux fois dans le même numéro. Vous rirez beaucoup moins la seconde fois que la première. Qu'il nous parle de l'invasion de l'Europe par les Chinois, de la virtuosité des chirurgiens américains ou qu'il chante *Travadja la moukère* à la façon de Reynaldo Hahn, de Rossini, de Claude Debussy et autres, il aurait tort d'oublier la nécessité du changement de disque.

Victor Vallier, lui, nous parle des élections sur différents airs d'opéra. Il est drôle, oui, mais sa manière reste implacablement la même. Qu'Edmond Meunier chante le voyage de M. Auriol avec l'accent de Muret, on veut bien rire encore, comme de son *Prêt à quinze francs,* déjà entendu à la radio, mais il vaut mieux que le rabâchage. Dans *Si ma tante en avait,* Jacques Grello est l'héritier du meilleur esprit montmartrois. Qu'il ne s'arrête pas là. Jean Raymond est un excellent imitateur des grands chanteurs en vogue. Faut-il dire : « Encore un ! » On goûte enfin les lignes sculpturales, le sourire, l'aisance de Mlle Claudette Falco. Qu'elle renonce tout à fait à se souvenir d'Oléo, et nous l'admirerons davantage.

Sous la direction de Romain Galant et de Robert Rocca, la Tomate a fait, à l'occasion de son premier spectacle, des débuts éclatants et que j'ai signalés ici comme tels. Pourquoi ? Parce que nous y avons salué une formule nouvelle, dont les deux éléments principaux étaient la chanson dialoguée, c'est-à-dire interprétée par plusieurs artistes et le « petit ciné muet parlant ». Le second spectacle est encore un des meilleurs qu'on puisse applaudir aujourd'hui dans les cabarets de chansonniers. C'est une trouvaille que celle du poste de télévision émetteur et récepteur, qui permet de découvrir ce qui se passe dans le théâtre même, au bar, au vestiaire, etc. Le baccalauréat psychotechnique, avec emploi des tests, fournit un bon sketch, comme celui du contrôleur à la Sécurité sociale. Enfin l'emploi du « duplex » à la Radio permet à la direction de la Tomate d'ajouter à la liste de ses chansonniers le président de la République en personne, et ce n'est pas la partie la moins réjouissante du programme.

Mais j'allais oublier le meilleur : *les Belles Paroles républicaines,* époustouflante anthologie de paroles prononcées aux diverses tribunes des Troisième et Quatrième Républiques, et qui, mises en scène avec humour, relèvent spécifiquement du père Ubu dans ses bons jours.

Après cette gerbe d'éloges, je dois observer que *Publi-Tomate* seconde manière m'a paru moins bien inspiré que sa première édition. Si plaisante qu'elle soit, la chanson des retardataires a le tort d'être du « déjà entendu ». La revue des événements de l'an dernier souffre du même défaut. Et si je dois complimenter également l'allègre Michel Méry, son complice Jacques Cathy, et René Berthier, et Funès, et le long Amédée, sans oublier les gracieuses Francine Dartois et Catherine Gay, je manquerais à tous mes devoirs en ne leur criant pas : « Attention ! Casse-cou ! Le succès ne vous sera fidèle qu'à condition de ne pas vous répéter. »

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

DESTREMAU (A GAUCHE), MOINS HEUREUX QUE COURAGEUX, DANS LES SIMPLES DU PREMIER TOUR DE LA COUPE DAVIS. G. PAISH (A DROITE), DEUXIÈME JOUEUR BRITANNIQUE, EXÉCUTANT UN SMASH, LORS DE SON MATCH CONTRE RÉMY.

MOTTRAM, REPRÉSENTANT N° 1 DE LA GRANDE-BRETAGNE, GLISSE EN JOUANT CONTRE DESTREMAU, MAIS GAGNERA.

A L'ISSUE DE LA RENCONTRE DES CLUBS INTERNATIONAUX DE GRANDE-BRETAGNE ET DE FRANCE, CELUI-CI ÉTANT PRÉSIDÉ PAR JEAN BOROTRA, CE DERNIER A OFFERT UN COCKTAIL EN SON APPARTEMENT DE L'AVENUE FOCH. AUX CHAMPIONS DE TOUTES NATIONALITÉS S'ÉTAIENT MÊLÉES EN FOULE LES PERSONNALITÉS LES PLUS PARISIENNES ; PLUS JEUNE QUE JAMAIS, NOTRE MOUSQUETAIRE (A GAUCHE) DISCUTE LE COUP AVEC M. JACQUES CHEVALIER, MEMBRE DE L'INSTITUT, ET M. JESSUP. LE MINUSCULE PHILIPPIN AMPON (A DROITE) DANSE AVEC M^me^ DE KERMADEC.

RUGBY

IL convient d'abord de féliciter l'Union sportive de Carmaux, qui a remplacé Castres cette année au palmarès national du rugby sous les clameurs de plus de 40.000 spectateurs qui avaient envahi le Stadium de Toulouse. Elle a battu en finale, par 14 à 12, le Stadoceste tarbais. Par le seul fait de son enjeu la partie ne pouvait pas ne pas être fort émouvante, mais elle ne fut jamais — ou presque, et par éclairs — d'une très haute qualité. Ce sont bien les meilleurs qui ont gagné, grâce à leur ardeur et à leur esprit d'offensive ; c'est seulement dans les dernières minutes d'une bataille prolongée que leurs adversaires ont paru comprendre que la seule défensive ne force pas la victoire.

L'arbitre, M. Roux, n'avait pas une tâche facile ; il s'en est tiré à son honneur, grâce à une sévérité impitoyable; le seul reproche que l'on puisse lui faire est d'avoir sanctionné les fautes les plus légères aussi durement que les moins pardonnables ; il a pu ainsi provoquer en l'un ou l'autre camp de violentes colères ; son verdict, en tout cas, était parfaitement équitable.

TENNIS

Il semble bien, en revanche, que l'arbitrage ait joué un rôle quelque peu anormal dans le second match de notre équipe de Coupe Davis, alors que Rémy nous avait donné le gain du premier point, face à notre adversaire, la Grande-Bretagne. Que penser des fautes de pied comptées successivement à Bernard Destremau, les cinq dernières coup sur coup, alors qu'il disputait à A. J. Mottram le set décisif ? D'après certains confrères britanniques eux-mêmes, l'arbitre se serait signalé par une sévérité excessive. Pour qui connaît notre Bernard, son équilibre et sa correction, cela semble incompréhensible ; mais comment et pourquoi alors notre capitaine, Christian Boussus, n'aurait-il pas réagi ? Ce qui est certain, c'est que la France a perdu ainsi un précieux second point et que le résultat eût pu être inversé malgré l'état de fraîcheur en lequel Mottram a terminé le débat, alors que Destremau donnait des signes de détresse. Après avoir perdu le double, Rémy a perdu son second simple ; la France n'aura pas passé le moindre cap dans la mondiale du tennis.

Reconnaissons cependant que la responsabilité de ce genre d'incidents incombe à notre Fédération ; elle n'a jamais attaché assez d'importance à la discipline des fautes de pied, qui sont des fautes aussi valables que les autres, et dont la sanction, à l'étranger, a gardé toute sa sévérité. Je puis en parler en toute connaissance de cause, puisque lorsque l'Association française des arbitres (devenue depuis la dernière guerre un des rouages officiels de la F. F. T.) a été créée j'en ai accepté la première présidence, à titre d'essai ; pendant les trois années qu'a duré mon exercice notre association a organisé toutes les grandes épreuves ; or jamais un arbitre n'a été spécialement désigné pour les fautes de pied ; la Fédération devait veiller, à l'occasion, à nous en adjoindre un. Et c'est de là — il n'est pour moi aucun doute — que nos représentants se trouvent désorientés sur les terrains de l'étranger.

Les championnats internationaux attirent la grande foule à Roland-Garros ces jours-ci, la rencontre des clubs internationaux aura été pour eux un prélude de choix ; le club de Jean Borotra y a remporté une plaisante victoire sur celui de Grande-Bretagne.

PETITES CHRONIQUES

L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE D'IVRY

Ivry-la-Bataille a commémoré le combat de 1590, dont l'aimable petite ville était l'enjeu et où le « bon roi Henri » fit montre d'une très grande bravoure, en organisant un cortège historique dont le thème était l'entrée d'Henri IV dans sa « ville ». Le roi, précédé de drapeaux et suivi de moult gens d'armes, cavaliers et arquebusiers, reçut en grande pompe les clefs de la cité qu'il traversa ensuite, non sans avoir courtoisement salué les dames.

LÉGION D'HONNEUR

Au titre des déportés et internés, le R. P. Riquet, prédicateur de Notre-Dame, a été promu officier de la Légion d'honneur.

Dans les autres promotions récentes on relevait les noms du docteur Le Lorier, professeur à la Faculté de médecine, fait commandeur (Santé publique), de M. Jacques Fougerolle, président de la Chambre de commerce de Paris, promu officier (Industrie et Commerce), et de M. Leprince, nommé chevalier pour la part importante qu'il a prise à l'installation du centre opératoire de l'hôpital Broussais pour le traitement de la maladie bleue.

LA GRANDE PARADE DES TRAINS MODÈLES

Des diverses manifestations suscitées par le bimillénaire de Paris, l'une des plus originales est bien la remarquable exposition ferroviaire que l'Association française des amis des chemins de fer, notre confrère *Science et Vie* et la S. N. C. F. organisent dans un grand magasin de la rive droite. Il convenait en effet de rappeler que c'est de Paris que les premières lignes du réseau national s'élancèrent.

Parmi les nombreux objets exposés, c'est un chemin de fer à échelle réduite qui constitue l'attraction de cette exposition. Sur un vaste plateau qui supporte quelque 150 mètres de voies à l'écartement de 16 mm. 5 des trains quatre-vingt-six fois plus petits que les véritables circulent. Les circuits très complexes de cette installation ont été mis au point par les frères Ravery, et l'habillage du plateau, d'un étonnant réalisme, est dû à Philippe Valois.

Exposition fort réussie, dont le succès revient pour une large part à M. Dubreuil, l'actif vice-président de l'A. F. A. C.

Ci-dessous, Girod-Eymery, auteur ferroviaire, exécute au tableau-dispatching une manœuvre que Ravery explique à la comtesse de la Forterie.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA RELIGION ET LE MONDE DES LETTRES :

Princesse Bibesco, *la Vie d'une amitié : ma correspondance avec l'abbé Mugnier, 1911-1944* (tome I^er^, Plon, 456 pages).

L'abbé Mugnier est mort en 1944, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. « J'ai beaucoup confessé, disait-il. J'ai confessé dans des confessionnaux, mais aussi dans des gares, sur des bancs, dans la rue et les jardins publics. »

Pour le grand public, l'abbé Mugnier reste l'homme qui envoya Huysmans à la Trappe. Nul prêtre, en effet, n'eut une audience plus étendue dans le monde des lettres. Il a recueilli le dernier soupir — et peut-être les dernières confidences — d'Henri Lavedan, de Marcel Proust, d'Anna de Noailles. De cette dernière il déclarait : « les choses qu'elle m'a dites étaient si belles... j'ai *risqué* l'absolution ».

La princesse Bibesco nous livre les notes qu'elle a prises, au cours d'une amitié avec l'abbé qui dura trente-trois ans, pour attraper au vol, selon son expression, et réfléchir les rayons de son esprit. Cette intimité spirituelle est née de leur commune admiration pour Chateaubriand ; les *Mémoires d'outre-tombe* forment en quelque sorte les entrelacs de leurs souvenirs.

Tout un monde de lettrés, de diplomates, d'hommes politiques évolue autour de cette personnalité si attachante et si humaine, que M^me^ de Castries disait : « Il y a tant d'abbés Mugnier ! chacun de nous avait le sien. »

On trouve dans ces souvenirs et dans le recueil de lettres qui les éclaire d'innombrables traits où se révèlent tour à tour la générosité et la vivacité d'esprit de ce prêtre dont la charité prenait parfois le tour imprévu d'une boutade : « J'ai été dévoré par le moustique qu'on appelle le prochain et que l'Evangile ne me permet pas d'écarter. »

Des jugements aussi sur les hommes de son temps. Il dit, à propos d'un article de Barrès commentant un livre sur M^me^ de Castiglione : « On y découvre une secrète envie, la mésestime finale d'un don suprême qui a été refusé à l'auteur de *la Colline inspirée*. Il aurait voulu être Pascal, Napoléon, Chateaubriand et... M^me^ de Castiglione. »

Et la princesse Bibesco termine sur cette phrase où s'harmonisent sa sensibilité et l'élévation de sa pensée :

« Depuis la mort de l'abbé Mugnier, je ne sais pas très bien lequel, du confesseur ou de sa pénitente, a, moins que l'autre, cessé de vivre... »

LA VIE PARISIENNE :

Simon Arbellot, *J'ai vu mourir le Boulevard* (Edition du Conquistador, 302 pages). Une flânerie diserte et mélancolique à travers un monde révolu qui ignora son bonheur. Flânerie d'un homme d'esprit auquel rien n'a échappé des séductions et des travers de ce monde du journalisme où il a fait carrière. Sous sa plume revivent des personnages dont on aime à dire aujourd'hui qu'ils furent toute une époque : Arthur Meyer, Feydeau, Alfred Capus, Robert de Flers, — ce monde aimable ou insouciant qui donna au mot « boulevard » une résonance aujourd'hui perdue.

Puis c'est le dramatique exode de la presse lors de la guerre, le régime mortel de la censure, l'agonie des journaux « repliés », les journalistes devenus fonctionnaires et dispensateurs de la pensée officielle...

Ces souvenirs personnels, égrenés au long de trente années, ce sont ces miettes de la petite histoire dont la Grande Histoire fait si volontiers sa provende.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'Année Sainte sera clôturée à Fatima (Portugal)

La clôture de l'Année Sainte étendue au monde entier aura lieu cette année à Fatima, sanctuaire du Portugal, célèbre par les apparitions de la Vierge à trois petits enfants. A cette occasion un Congrès marial international se tiendra également en ce lieu le 13 octobre prochain.

En 1923 l'Année Sainte exceptionnelle qui commémorait le jubilé de la Rédemption s'était clôturée à Lourdes en présence du cardinal Pacelli, le futur pape Pie XII.

Distinction

La grand-croix de la Fédération française du dévouement vient d'être solennellement remise, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à M. l'abbé Georges Henocques, ancien aumônier de Saint-Cyr, commandeur de la Légion d'honneur, Croix de guerre (douze citations), trois blessures et officier de la Résistance.

L'abbé Henocques, arrêté à soixante-dix ans par la Gestapo, fut interné à Fresnes, Buchenwald et Dachau, fut condamné quatre fois à être fusillé, chaque fois il fut grâcié.

Fête des Écoles

A Marseille, la « Fête des Ecoles », qui est chaque année un grand événement religieux et social, s'est déroulée pendant trois jours dans les vastes locaux de l'Œuvre Allemand sous la présidence de S. Exc. M^gr^ Delay, archevêque de Marseille.

Bravade à Saint-Tropez

Dans les vallées du Var et au pays niçois la Bravade accompagnait autrefois la fête patronale dans beaucoup de localités. La tradition n'est pas tout à fait perdue et, à Saint-Tropez en particulier, la Bravade attire chaque année de nombreux spectateurs. Pendant cinq jours les habitants promènent processionnellement le saint patron de la ville au son des fifres et des tambours et dans le bruit des pétards et des salves de mousqueterie tirées par des hommes en costume.

L'ART DE LA DANSE

Ce n'est pas un écrit posthume de Paul Valéry. Pourtant ces réflexions sur la danse — combien d'écrivains l'art chorégraphique n'a-t-il pas fait réfléchir ? — sont aussi d'un académicien, M. André Maurois. L'éminent romancier disserte avec une profondeur légère au seuil d'un admirable album de photographies de Serge Lido intitulé *Ballet*. Il y montre que l'accord du mouvement et de la musique — c'est la danse — « est un plaisir parce que c'est un miracle ». Et il montre aussi que dans la danse garder la mesure a un double sens, car « la sensualité y doit être à la fois présente et dominée ». La suite des photographies où sont saisies les attitudes de danseurs fameux illustre avec éloquence ces propos.

LE CENTENAIRE DE VINCENT D'INDY

A l'occasion du centenaire du compositeur, l'Opéra a eu l'heureuse idée de grouper dans sa bibliothèque, autour du buste du maître par Bourdelle et de son portrait par d'Espagnat, de nombreux souvenirs qui retracent la carrière de l'auteur de *Fervaal*. On y peut suivre en même temps l'histoire de la Schola Cantorum et de la Société nationale de musique auxquelles Vincent d'Indy se dévoua passionnément.

NOUVELLE COIFFURE FÉMININE

Féminine et militaire, puisqu'il s'agit de la casquette que porteront désormais les « soldates » de la R. A. F. Elles l'ont arborée pour la première fois au cours d'une cérémonie pendant laquelle le roi a présenté les couleurs de la R. A. F., et, si l'on en juge par notre photographie, elles s'en sont montrées très satisfaites.

MON COSTUME a besoin de repos

Chaque soir, il faut le disposer avec soin sur le vestiaire "STEM" dont la conception et le cintre spécial ne provoquent aucun faux pli. Quelle fraîcheur, le matin, et quelle économie de repassage... Fabrication garantie, en chêne verni, clair ou foncé, avec métal poli. C'est un objet indispensable.

Envoi directement de l'usine au prix de 2480 frs. Franco de port & emballage à domicile. Paiement à la commande (C. C. P. Clermont-Ferrand 355-21) ou contre-remb.

LE VESTIAIRE stem
SOCIÉTÉ STEMFLEX
Usine de Cerice TULLE

OFFICIERS MINISTÉRIELS

PROPRIÉTÉ de Rappt PARIS (1er) 5 et 7, r. Sauval. Cce 500 m. Rev. br. 416.052 fr. M. à p. 1.800.000 fr. Adj. Ch. Not. 12 Juin 1951, 14 h. S'adr. Me CORPECHOT, Not. 93, rue Saint-Lazare.

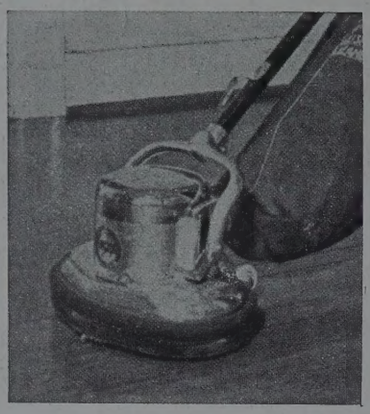
VENDÉE Et. Me A. BRÉGEON, notaire à Mortagne-s/Sèvre. Av. BELLE **PROPRIÉTÉ DU PRIEURÉ** pr. MORTAGNE compt Mson bourgeoise (2 ét. sur r.-de-ch.), dpces parc avec pièce d'eau, jardins, coteau boisé. PETITE FERME attenant. Ensemble 16 ha 60 a. Libre à la vente.

Étude de Me Jean BARRET, avoué près le Tribunal civil de Limoges, demeurant rue Pétiniaud-Beaupeyrat, no 7. Tél. 40-46.

VENTE SUR LICITATION D'UN MAGNIFIQUE ENSEMBLE D'IMMEUBLES

en majeure partie à usage commercial, dans lequel sont exploités notamment le CINÉMA OLYMPIA et le magasin SOILAINE, avec importants loyers. Vaste terrain attenant, en plein centre de LIMOGES. (Superficie cadastrale : 2.300 m².) Mise à prix : 4.000.000. Adjudication en l'audience des criées du Tribunal civil de Limoges, le mardi cinq juin 1951, à 14 heures. Pour tous renseignements s'adresser à Mes BARRET, DAURIAC, avoués, et à Mes de BLETTERIE et LACHAU, notaires à LIMOGES. Tout avoué exerçant près le Tribunal civil de Limoges peut enchérir.

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES



POUR LES MÉNAGÈRES

Cet instrument, de fabrication anglaise, effectue trois sortes de travaux sans nécessiter d'accessoires. Il comporte un moteur et une série de trois « bases », dont l'une sert à polir et à gratter le bois, la deuxième à laver les carrelages, la troisième fonctionnant à la façon d'un aspirateur.

POUR DÉCOUPER LE CIMENT

Une puissante scie circulaire, munie de guides lui permettant d'avancer selon un tracé rigoureusement rectiligne, facilite la pose et l'utilisation des plaques de ciment. Il suffit de préparer une grande surface puis d'y découper les pièces dont on a besoin, au lieu de les mouler une à une.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

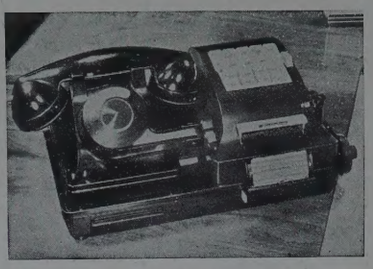
Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20. T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

SUISSE

RHEINFELDEN, près Bâle (Suisse) BAINS SALINS SCHUTZEN Cœur, rhumatismes, retour d'âge prématuré.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

LUXUEUSE Propriété agrém. bord Seine, **30 Kilomètres, Paris.** Gare. Autoroute. Site agréable. Centre yachting 10.000 mètres. Belle réception, 8 chambres. Pavillon garde. Tennis. Potager. Verger. Serre. Garages 5 voitures et bateaux : 24.000.000. **DUPONT** 41, Rue Boulard, **PARIS.**



LE DIALAPHONE

Dans cet appareil téléphonique le cadran mobile est remplacé par un clavier électrique. Pour appeler un ou plusieurs numéros, successivement, il suffit de presser les touches correspondantes. Celles-ci perforent une bande qui actionne le dispositif électrique d'appel jusqu'à ce que le numéro demandé soit obtenu.

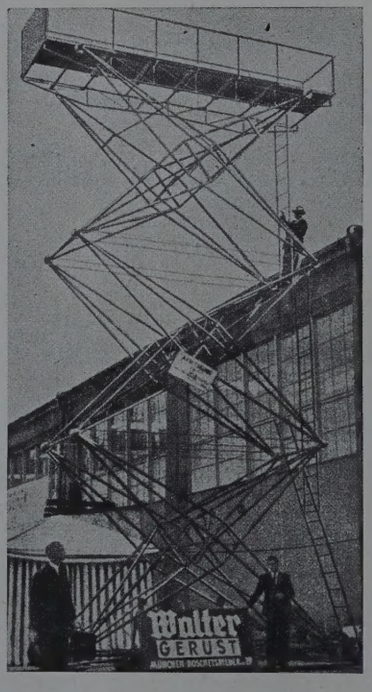
CONTROLEUR DE BATTERIE

Ce minuscule instrument s'adapte au tableau de bord de votre automobile et indique à tout moment, grâce à ses trois « voyants », le niveau, la charge et l'état de chacun des éléments de la batterie. Ce nouvel indicateur fonctionne lui-même sur la batterie, mais use moins de courant qu'une montre électrique.

ÉCHAFAUDAGE MOBILE

Cet échafaudage articulé monte et descend entre 3 et 14 mètres grâce à un moteur électrique. D'un poids de 1.000 kilos, il est monté sur roues et peut être déplacé facilement.

C. T.



COURRIER THÉATRAL

Quel ennui se dégage de la nouvelle pièce de M. Jean Sarment : *Nous étions trois... !* Le sujet fait un peu penser aux dernières pages de *l'Education sentimentale*, lorsque Frédéric Moreau et Deslauriers se retrouvent après de nombreuses années de séparation. Mais comme, en si peu de lignes, Flaubert en dit davantage que M. Sarment au long de trois actes interminables ! Et que le jeu de l'acteur-auteur est donc peu naturel ! Mme Marguerite Valmond n'est guère dans son emploi. Raoul Marco et Jacques Dumesnil, l'un par sa verve comique, l'autre par sa force naturelle de grand comédien, sauvent tout ce qui peut être sauvé.

Auturatu, de Robert Durran et J.-J. Varoujean, au théâtre Apollo, est une pièce de jeunes un peu trop pressés d'affronter les feux de la rampe, mais il demeure possible qu'ils apprennent un jour leur métier. Ne les décourageons pas. Un cas infiniment plus grave est celui de M. Jean-Pierre Giraudoux, auteur de *l'Ecole des hommes*, au théâtre Michel. Prétentieuse, fuligineuse, malsaine, emberlificotée, indéfendable à quelque égard que ce soit, voilà tout ce qu'on en peut dire. C'est le vide complet. Le nom qu'il porte devrait préserver M. J.-P. Giraudoux de renouveler une expérience aussi fâcheuse.

Y. GANDON.

FRISÉ... COMME UN MOUTON

Ce magnifique animal a été classé hors concours au dernier comice agricole de Whipton. Il a été unanimement reconnu comme un des plus beaux exemplaires de la race ovine du Devonshire. S'il a beaucoup de frères à la toison aussi bien fournie, il semble que la baisse sur la laine devrait bientôt intervenir !

ENREGISTREMENT DE LONGUE DURÉE

Au cours d'une réception amicale, la Société française d'exploitation des brevets et procédés « Téfi » a présenté ses appareils. M. Mercier, directeur général, a expliqué les principales caractéristiques du procédé « Téfi ». Basé sur l'impression sur film et non sur disque, il permet la multiplication et la conservation indéfinie de l'enregistrement magnétique. Le « Téfiphone », le plus moderne des appareils de reproduction du son, permet l'audition ininterrompue d'enregistrements de longue durée.

Pour illustrer d'une manière musicale les détails techniques, M. Duhaut, directeur artistique, a fait entendre plusieurs enregistrements d'œuvres classiques de Corelli et de Mendelssohn et des pièces de jazz.

CHAMPIONNAT DE DAMES

Le challenge international du jeu de dames, disputé à Paris, s'est terminé par la victoire de M. Keller, onze fois champion de Hollande, qui a battu de justesse le champion de France, M. Malfray.

Venez à **BORDEAUX** du 10 au 25 Juin

SA XXXe FOIRE INTERNATIONALE D'ÉCHANTILLONS

vous réservera le meilleur accueil

Pour l'Union Française et l'Étranger : Cartes de légitimation délivrées par les Chambres de Commerce et les Consuls de France

RÉDUCTION DE TRANSPORT FACILITÉS DE LOGEMENT

QU'ELLE EST BELLE...

LA SUISSE

St. Moritz

Kurhaus et Grand Hôtel des Bains

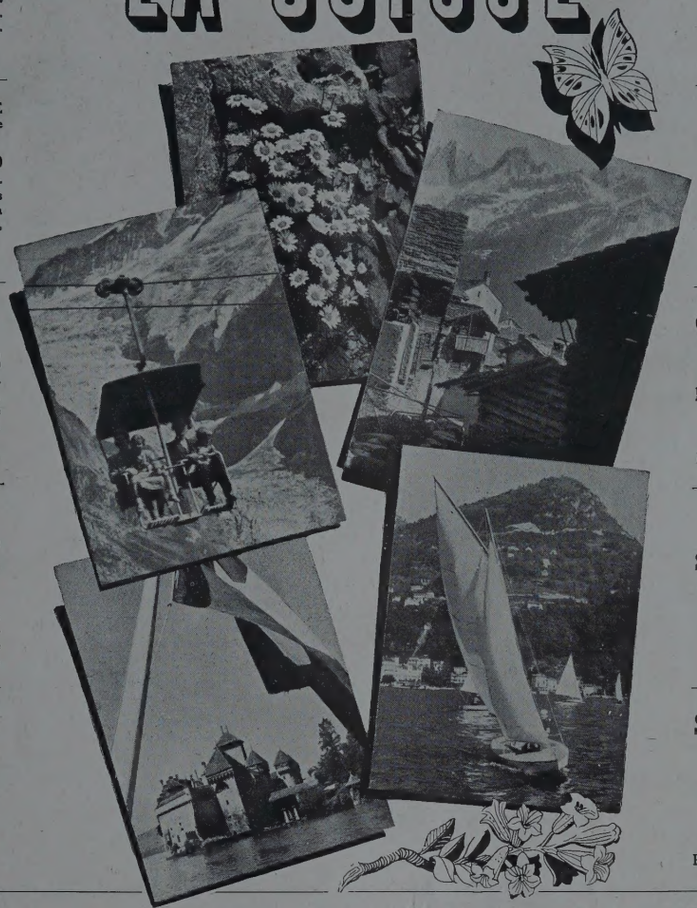
Maison de tout 1er rang pour vacances idéales.
En communication directe avec l'établissement des bains. (Bains à l'eau carbogazeuse et de tourbe boueuse).
PRIX DE PENSION : **Fr. 20 et 30.**
GOLF — TENNIS — PÊCHE

TARASP BASSE-ENGADINE 1.250 m. d'altitude
Scuol - Tarasp - Vulpera-les-Bains
Grand Hôtel et Kurhaus Tarasp
Hôtel balnéaire de premier ordre, permettant de combiner les effets de la haute altitude avec ceux des sources alpines. Bains minéraux et installations de cure dans la maison. Diète individuelle. Dernier confort. Grand parc, tennis, golf.
En hiver : **Grand hôtel Tschuggen, Arosa.**

FLIMS, LE LIDO ALPIN
au bord d'un lac alpestre aux sources chaudes.
PARK HOTEL WALDHAUS
Maison de tout premier ordre (360 lits). Le rendez-vous élégant et sportif des Grisons. 7 places de tennis, bridge-host, un paradis pour enfants, et en même temps la place idéale pour repos et convalescents. Institut thérapeutique, régimes.
Adressez-vous à R. BEZZOLA, dir.

LENZERHEIDE
sur la belle route du Julier, entre Coire et St-Moritz
GRAND HOTEL KURHAUS
Rendez-vous cosmopolite
La maison de tradition offrant le maximum de confort moderne. Cuisine fine et soignée. - Bar - Pavillon - Tea Room - Orchestre - Garages. Pensions à partir de fr. 17.50 - Prix forfaitaire pour 7 jours : depuis fr. 144.

SILS-MARIA BASELGIA 1.800 mètres
Hôtel MARGNA
Hôtel de premier ordre dans le style de l'Engadine. Situation magnifique entre les lacs de Sils et de Silvaplana.
Tél. (082) 6 33 06 **Dir. W. SCHEEL**
(en hiver : Chantarella-House, St-Moritz)



St. Moritz

LE SUVRETTA HOUSE
avec sa situation merveilleuse vous offre de splendides vacances en **Engadine.**
Saison Juin-Septembre.
Villa SUVRETTA, ouvert toute l'année.

St. Moritz

KULM HOTEL
Maison de 1er rang pour vacances idéales. Sports - Délassement - Cures de bains. Golf et tennis privés.

CELERINA
HOTEL CRESTA PALACE
à 5 minutes de St-MORITZ (Engadine)
Hôtel de Famille de Premier ordre (200 lits)
Situation dégagee, GOLF, TENNIS, Grand Parc. Pension à partir de **Fr. 18.**
DIRECTEUR : GEO BISENZ.

PONTRESINA
SPORT-HOTEL PONTRESINA
Au centre, situation ensoleillée et dégagée.
PRIX DE PENSION : sfr. **20.** à **30.**
Dir. A. MANSER.

SILS-MARIA ENGADINE 1.800 mètres
Hôtel EDELWEISS
Hôtel de famille bien aménagé et confortable. Salons spacieux et agréables. Cuisine soignée. Situation abritée et ensoleillée.
Pension depuis **Fr. 17,50** - Directeur : J. DETTWYLER.

RIVIERA SUISSE **LUGANO** *Lacs, montagnes, vallées*

La station à la mode de la Suisse méridionale. Paysages féeriques. Flore splendide. Golf, tennis, yachting, plages, funiculaires.

2-14 juin — **Exposition Internationale de la Boulangerie et Pâtisserie.**
11-15 juillet — **Régates Internationales à voile, classe STAR à Campione.**
29 juillet et 1er août — **Fête vénitienne et feu d'artifice.**
25-26 août — **Concours motonautique international à Campione.**

GALERIE DE VILLA FAVORITA A CASTAGNOLA. EXPOSITION D'ART ORIENTAL A MORCOTE.

Renseign. et prospectus auprès de l'Office National Suisse du Tourisme, 37, boul. des Capucines, Paris-2e.

IYA-ZURICH

PANORAMA RADIOPHONIQUE

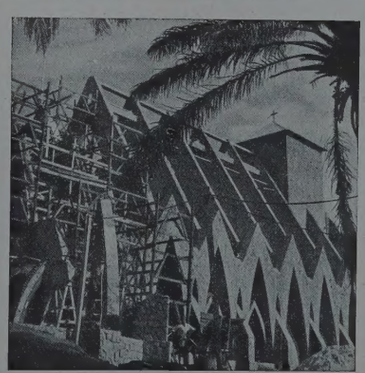
La première audition européenne du *Concerto* pour piano et orchestre de William Schumann, compositeur américain, a été offerte par l'orchestre Radio-Symphonique de Paris. Au pupitre le chef Jean Giardino guidait, avec son habituelle autorité, les interprètes dans le dédale des sonorités attachantes et variées. Le piano entre en jeu dès les premières mesures au rythme syncopé, nettement écrites sous l'influence du jazz. Il paraît d'ailleurs difficile de cataloguer une telle partition dont le style est fort décousu ; par moments des passages rêveurs se font jour, des arpèges fort classiques, confiés à la harpe, déroulent de gracieuses arabesques ; tout à coup des sonorités savantes mais discordantes sont affirmées ; puis le texte s'alanguit de nouveau. Les idées musicales répandues à foison, la qualité de l'écriture moderne permettraient d'extraire de ces pages la matière de plusieurs partitions. Maxim Schapiro tenait avec intelligence et sensibilité la partie de piano de ce concerto.

Un chef-d'œuvre en suscite souvent un autre. C'est ainsi que la lecture de *Pelléas et Mélisande*, du maître poète Maurice Maeterlinck, inspira au musicien Claude Debussy son magnifique drame lyrique et à Gabriel Fauré son exquise musique de scène. Dans d'autres pays les compositeurs se montrèrent eux aussi sensibles à la féerie de l'écrivain belge. En Autriche, Arnold Schoenberg consacra un poème symphonique à Pelléas et Mélisande tandis qu'en Finlande Sibelius composa sur le même thème une remarquable suite d'orchestre. Elle vient d'être interprétée sous la baguette de Marcel Mirouze par l'ensemble syphonique de Nice. L'œuvre, tour à tour puissante et plaintive, impressionnante et rêveuse, reste constamment dans un cadre harmonieux. La chanson des « Trois sœurs aveugles » est nostalgique. L'évocation de Mélisande au rouet se révèle assez moderne, dissonante, incisive, un peu obsédante même. Il est assez curieux de constater les différences essentielles qui existent entre quatre partitions composées par des artistes aux tempéraments si divers, tous impressionnés par la lecture d'un même poème qu'ils tiennent à enrichir d'harmonies subtiles ou franches, imprécises ou nettes, calmes ou ardentes, toujours dignes d'assurer sa pérennité.

W.-L. LANDOWSKI.

UN PRIX ARTISTIQUE

Laghouat est une des plus belles oasis du Sud-Algérien, et ses jardins, qui conjuguent le charme de la Méditerranée et les attraits du Sahara, sont à juste titre célèbres. Afin de mieux révéler la beauté de Laghouat, la commune mixte vient de fonder un prix de 25.000 francs qui sera attribué chaque année, en juin, à un peintre, à un dessinateur ou à un sculpteur ancien élève de l'Ecole des beaux-arts ou de l'Ecole des arts décoratifs de Paris, ou pensionnaire d'Abd-el-Tif.



PARIS, CAPITALE DE L'UNION FRANÇAISE, AU PALAIS DE CHAILLOT

Vendredi 1er juin a lieu en soirée au palais de Chaillot un grand gala au profit de la cathédrale Sainte-Anne du Congo. En l'honneur du bimillénaire de Paris, le thème du gala est *Paris, capitale de l'Union française*. Les grandes figures de l'Union française y sont évoquées dans une succession de tableaux que relie un texte de Jean-Marie Garraud. On peut aussi y entendre un important fragment de la célèbre *Messe des Piroguiers*, où s'unissent grandes orgues et tam-tam. Le gala est présenté par M. Maurice Bedel.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

Complainte ancienne

Au temps où s'épanouissait l'art des inscriptions lapidaires, le passant devait déjà se plaindre du nombre excessif des symboles hermétiques offerts à sa sagacité. Les siècles écoulés n'ont rien arrangé.

Les militaires ont largement usé des sigles et initiales. Les médecins ont satisfait longtemps leur besoin de mystère avec des mots savants plus ou moins habilement forgés. Voilà maintenant qu'ils surpassent les plus hardis dans l'emploi des initiales. Veulent-ils conserver quelque secret ? Pas même, ils veulent gagner du temps ! Par pitié, docteur, arrêtez-vous dans cette voie, épargnez-nous la P. A. A., le R. A. A., l'E. C. G., l'E. E. G., le W. M. (qui ne devrait avoir de place que sur un terrain de sport), l'A. D. P. et l'A. T. P. ; vous avez pour vous la chronaxie, la rhéobase, le réactogène, le strees, les thrombocytes, l'acide bétaoxybutirique et la vectographie, mais, pour l'amour de Dieu, prenez le temps de nous soigner !

R. J.-M.

EXPOSITION SCIENTIFIQUE

Comme chaque année la société française de physique a organisé à la Sorbonne une exposition d'instruments et de matériel scientifique où l'on pouvait voir notamment le projet de la seconde pile atomique française actuellement en construction.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

Dans
le monde entier
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET
LYON MARSEILLE PARIS